

CÉSAR AIRA

LA PRINCESSE PRINTEMPS



ROMAN TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR MICHEL LAFON



CÉSAR AIRA

LA PRINCESSE PRINTEMPS

roman traduit de l'espagnol (Argentine)
par Michel Lafon

BABEL

OceanofPDF.com

Sur une île paradisiaque face aux côtes du Panamá, dans un beau Palais de marbre blanc, vivait la Princesse Printemps. Elle était jeune, belle et célibataire. Elle avait pour seule compagnie ses gens, placés sous l'autorité d'une gouvernante, Wanda Toscanini. Le Palais était sur une hauteur et donnait sur la mer, vers laquelle descendaient plusieurs allées du parc. Celui-ci s'étendait sur quelque vingt-cinq hectares de gazon soigné, de bordures fleuries et de chemins ombragés. Des statues ou des fontaines se dressaient à la croisée des chemins. La partie centrale du parc, aux abords immédiats du Palais, était un jardin à la française, avec des parterres géométriques toujours en fleurs, des pelouses bien entretenues, de gracieux bassins ornés de sculptures, des gloriettes et d'inoffensifs labyrinthes de haies vives. Au-delà, le parc devenait sauvage, il imitait par endroits la nature indisciplinée de la forêt ou de la montagne, en tirant subtilement parti des ruisseaux ou des accidents naturels du terrain. De l'autre côté de la grille qui délimitait le domaine, la Nature tropicale reprenait ses droits, luxuriante, proliférante, très belle aussi à sa manière, mais impénétrable.

À peu de distance du Château (c'est ainsi qu'on appelait la demeure de la Princesse, bien qu'elle n'eût de "Château" que quelques rares éléments décoratifs), sur le front de mer, se trouvait le village. Un de ces villages dont un voyageur fait le tour en une demi-heure. Un endroit sans mystère, mais qui, à l'examen, ménage toujours des surprises, de nouvelles histoires, des rencontres imprévues. L'activité de base était la pêche, mais on y trouvait aussi un peu de commerce, de culture et d'élevage, et bien sûr les services essentiels, tout cela en miniature, à la mesure de ses deux ou trois cents habitants. Parfois, un yacht de riches pêcheurs venait perturber cette routine et apporter un peu de mouvement à l'économie locale, mais en réalité le seul revenu régulier provenait du Château, qui avait des besoins en

provisions ou en personnel. Dans les deux cas, la demande était insignifiante : la Princesse avait un appétit d'oiseau et n'invitait jamais personne ; quant au train de sa maison, il suivait une routine immémoriale. Si bien que le village ne s'occupait que de lui-même, au fil de jours toujours identiques, de semaines inlassablement répétées, de mois semblables les uns aux autres, d'années interchangeables.

Malgré sa petitesse, le village était le plus grand de l'île, pour ne pas dire le seul, vu que les autres agglomérations dispersées sur le pourtour des plages n'étaient que des hameaux provisoires habités par trois ou quatre familles, une demi-douzaine au grand maximum, et constitués d'abris ou de huttes, appendices terrestres des embarcations dans lesquelles ces races amphibies allaient chercher leur pitance en mer. Comme il n'y avait aucune construction importante en dehors du Château et comme personne n'avait jamais eu l'idée de construire des hôtels ou des bungalows, l'île était virtuellement inhabitée. De longues portions du littoral restaient vierges de toute empreinte humaine ; quant à l'intérieur, totalement inexploré, c'était le domaine des oiseaux, des singes et des insectes. Il aurait été difficile de s'y aventurer, tant la végétation était épaisse et enchevêtrée. De sa lointaine origine volcanique, l'île gardait comme seule trace visible une accumulation de hauteurs et de failles, qui étaient totalement recouvertes, à ce moment-là du processus, par des forêts plusieurs fois centenaires. Elle jaillissait de la mer bleue comme un royaume d'Éden, qui paraissait immense à première vue, mais qui en réalité était tout petit, paisible dans sa sieste perpétuelle, enveloppé de brises, arrosé de pluies vespérales, avec les rondes ponctuelles du Soleil et de la Lune, des oiseaux le jour et des étoiles la nuit.

On ne pouvait pas dire que la Princesse Printemps se "résignait" à cet isolement rustique : elle s'y était parfaitement adaptée. Son existence austère était aussi tranquille que répétitive, et ce petit monde, microscopique et cristallin, s'harmonisait idéalement avec son esprit contemplatif et ses habitudes laborieuses. Elle se réveillait très tôt, dès l'aube, avant même le lever du soleil. Après un petit-déjeuner se réduisant quasiment à un thé, elle descendait dans le parc pour faire une promenade qui durait à peu près une heure et demie. Elle chérissait son parc, plante par plante, le jardin à la française tout autant que les zones paysagères, où elle

s'enfonçait avec le délicieux frisson d'un explorateur affrontant l'inconnu, alors qu'elle en connaissait par cœur le moindre recoin. Et elle aimait aussi l'heure, le chant des oiseaux, l'éclat de la rosée, la progression de la lumière. Tôt l'après-midi, à l'issue d'une courte sieste, elle faisait un nouveau tour dans le parc, cette fois pour s'asseoir un moment sur un banc (elle avait deux ou trois bancs favoris, dont elle usait en alternance), toute à ses pensées et à ses rêves. Et en fin de journée, au crépuscule ou aux premières heures de la nuit, elle faisait une ultime promenade sous les arbres, symétrique de la première. Elle ne sortait jamais du parc, elle y trouvait toutes les distractions, toutes les petites découvertes qu'exigeait sa curiosité. Et elle suivait toujours plus ou moins le même itinéraire. Elle faisait partie du paysage, à heure fixe, avec ses longues robes en soie ornées de mousseline, sa crinoline balayant le sol, ses couleurs claires et irisées, ses fleurs dans les cheveux et à la taille. Ses atours compliqués l'obligeaient à marcher très lentement, ce qui ajoutait au charme de ses horaires.

Elle passait le reste de la journée à l'intérieur. Ses appartements, en réalité une suite de petits salons et de boudoirs, occupaient toute une aile du deuxième étage, dont les fenêtres et les balcons donnaient sur une grande partie du parc et, au-delà, sur la crête de la forêt et sur la mer. Si elle voulait embrasser l'ensemble du panorama, sur tout le cercle de l'horizon, il lui suffisait de monter dans les tours, ses appartements ayant un accès direct à l'une d'elles, la plus haute de ce côté du bâtiment. Mais quand elle se trouvait dans sa demeure, la vue sur l'intérieur lui suffisait. Bien qu'elle ne s'amusât pas à organiser des visites guidées du Palais à sa seule intention, pas un jour ne passait sans que, pour un motif ou pour un autre, elle le traversât de bout en bout, pour aller chercher un objet (ou pour le remettre à sa place, vu qu'elle était fort ordonnée), ou parce qu'elle avait quelque chose à demander à une bonne, ou tout simplement pour s'asseoir avec un bon livre dans une pièce bien éclairée, ou encore pour fuir l'endroit où ses serviteurs étaient en train de cirer le plancher ou de décrocher les rideaux pour les laver. Lente, et majestueuse à sa façon, bien qu'elle fût petite et menue, dans ses volumineuses corolles de mousseline et le frôlement somptueux de sa crinoline, elle glissait par les escaliers de marbre rose, traversait les immenses salons chargés de miroirs et de moulures, sous les capricieux plafonds lambrissés, presque toujours perdue dans ses pensées, un vague sourire aux lèvres. Elle s'arrêtait parfois devant un tableau, qu'il

lui semblait découvrir ; parfois devant un bouquet de roses fraîchement coupées et disposées dans un vase, qu'elle découvrait réellement.

Mais ces haltes étaient brèves et interrompaient à peine ses allées et venues, qui avaient toujours un objectif concret. Elle n'avait pas de temps à perdre. Elle avait beau fixer elle-même ses horaires, au demeurant assez souples, il fallait bien qu'elle s'acquitte de la part quotidienne de travail qu'elle s'était assignée, et il lui arrivait très rarement de prendre du retard. Si bien qu'elle passait l'essentiel de sa journée dans son bureau du premier étage, assise à sa table de travail. Ce bureau était une pièce vaste et lumineuse, dont les fenêtres étaient à la hauteur des frondaisons des arbres, qui dodelinaient avec des grognements assoupis et semblaient veiller à la bonne marche de son travail. Le plafond, sur deux niveaux, était voûté et peint d'un ciel étoilé. À mi-hauteur courait une étroite galerie qui faisait tout le tour de la pièce, avec des balustrades en bronze, et les murs étaient tapissés de livres. Du sol et de la galerie partaient des petites échelles (qui coulissaient sur des rails métalliques), pour atteindre les rayons les plus élevés. Une paire de fauteuils, une table couverte de papiers et le bureau de la Princesse, stratégiquement disposé près d'une fenêtre, complétaient le mobilier. À droite de sa chaise, une petite table à trois pieds avec le plateau du thé, boisson à laquelle elle recourait fréquemment pendant ses longues séances : une tasse en forme de rose épanouie, une passoire en argent et une petite théière pansue, qui portait à son équateur une phrase en lettres manuscrites : "Je te félicite de ta résistance au thé". Assise bien tranquillement, dans ses tenues vaporeuses qui la faisaient ressembler à un bouton de rose de trois bons mètres de diamètre, nimbée de lumière, elle passait la journée à travailler.

Elle exerçait le métier de traductrice. Elle mettait en espagnol des romans anglais et français, pour des éditeurs du Panamá. Malgré son jeune âge, elle avait une assez grande expérience : elle faisait ce travail depuis des années, sans la moindre interruption, et n'en avait jamais connu d'autre. À peine finissait-elle un livre qu'elle en commençait un autre. Quand elle envoyait une traduction, elle avait déjà reçu le livre suivant et, comme elle travaillait toujours pour au moins deux éditeurs différents, il arrivait souvent que deux ou trois romans s'entassent sur son bureau, en attente. Mais elle avait appris à résister à la tentation de faire la course avec elle-même, elle suivait un

rythme toujours égal. De cette manière, elle évitait la saturation et les passages à vide qui en découlent, tout en maintenant une qualité constante. Elle avait horreur du bricolage ; elle aurait pourtant pu se douter que personne n'attachait la moindre importance à la littérature commerciale et médiocre qui lui passait entre les mains. Elle s'était acquise une réputation de traductrice "de luxe" et tenait à ne pas la perdre, même avec des productions de deuxième catégorie. Ses employeurs, de leur côté, appréciaient avant tout sa ponctualité. Sur ce point, la Princesse était exemplaire et unique en son genre : elle n'avait jamais remis une traduction avec un jour de retard et, en général, ses éditeurs recevaient le livre, parfaitement traduit et révisé, prêt à être imprimé, une semaine avant la date prévue. La comparaison avec ses collègues était tout à son avantage : recrutés dans une faune interlope de journalistes, de professeurs et de poétaillons faméliques, ils n'acceptaient une traduction que s'ils avaient désespérément besoin d'une rentrée d'argent, et ils s'empressaient de l'abandonner à mi-chemin s'ils trouvaient mieux à faire. Avec eux, les retards les plus scandaleux étaient envisageables. Sans parler de ceux qui croyaient que, pour traduire, il suffisait de savoir la langue (et encore, jusqu'à un certain point : il faut bien, se disaient-ils, que les dictionnaires servent à quelque chose) et qui se lançaient dans l'entreprise sans connaître les rudiments du métier. La Princesse Printemps était l'oiseau rare, dans un tel paysage : elle alliait conscience professionnelle et grande disponibilité horaire, vu qu'elle se consacrait à ce travail à plein temps, sans relâche. Un troisième élément, non moins important, complétait sa crédibilité : elle faisait ça pour vivre, sérieusement, pas comme un passe-temps ni pour se payer des fantaisies.

Elle vivait donc de ses traductions. Celles-ci n'étaient pas bien payées, faut-il le dire ? Mais pour elle, c'était suffisant. La vie sur l'île était bon marché, incroyablement bon marché en réalité, grâce à l'hétérogénéité entre une économie naturelle (où l'argent, presque inconnu, multiplie prodigieusement sa valeur) et des émoluments provenant d'une culture monétarisée. Si bien qu'avec les revenus d'un traducteur d'Amérique centrale, qui dans n'importe quelle ville auraient à peine permis une modeste subsistance de classe moyenne (et encore, à condition de les gérer avec la plus grande parcimonie), la Princesse pouvait entretenir sa maison et son personnel. Bien évidemment, elle devait faire très attention ; et cela

n'aurait pas suffi, si elle n'avait eu des habitudes modestes, ou si son acharnement au travail avait faibli. Tout simplement, elle ne pouvait pas diminuer son rythme. La traduction n'était pas une sinécure. Elle était payée pour ce qu'elle faisait et, si elle ne faisait rien, elle ne gagnait rien. Elle n'avait droit ni aux congés payés, ni aux primes, ni aux étrennes. Les tarifs panaméens étaient misérables. Il ne servait à rien de tenter de réfléchir à ce que valait réellement, dans l'absolu, son travail. Ce calcul, quel qu'en soit le résultat, n'aurait eu de sens que dans le cas de traductions financées par l'État ou par des institutions culturelles. Mais lorsqu'il s'agissait d'éditeurs du commerce, la traduction n'était qu'une dépense parmi d'autres, comme le papier, l'impression, le fret, etc. Il est vrai qu'à la différence du papier, par exemple, la traduction représentait un coût fixe, indépendant, jusqu'à un certain point, des restrictions pesant sur les autres dépenses : on aurait parfaitement pu la payer davantage, si le tirage augmentait. C'est-à-dire que, si l'on payait la traduction cent pesos et si l'on tirait à mille exemplaires, sa part sur le prix par exemplaire était de dix centimes ; si l'on tirait à dix mille exemplaires, elle n'était plus que de un centime. Si les éditeurs pouvaient se permettre de dépenser pour la traduction dix centimes par exemplaire, et s'ils tiraient un titre à dix mille exemplaires, rien ne les empêchait de multiplier par dix le tarif du traducteur.

Malheureusement, ce raisonnement n'avait de sens que dans la perspective du traducteur, ou d'une justice abstraite, transcendant les personnes. Pour les éditeurs, le seul objectif était de gagner le plus possible, de "baisser les coûts" sans trop toucher aux salaires de leurs employés : telle était leur fonction sociale de chefs d'entreprise ; tout le reste relevait du domaine douteux et discutable de la "justice" (qu'ils auraient plutôt, pour leur part, appelée "bienfaisance"). N'importe quel éditeur au monde aurait eu la même attitude, à plus forte raison ceux du Panamá, pour qui travaillait donc la Princesse Printemps. Le pays avait une longue tradition d'éditeurs pirates, qui représentaient l'alpha et l'oméga de l'industrie panaméenne du livre. La position stratégique de l'Isthme leur avait permis d'en faire le centre d'irradiation d'un flux constant de littérature, que consommaient les lecteurs hispanophones de tout le Continent, du Mexique jusqu'à l'Argentine. Ces éditeurs ne payaient pas de droits, étaient indifférents aux lois de la propriété intellectuelle (encore une façon de réduire les coûts) et leurs larcins s'étendaient à tous les romans

commerciaux d'Amérique du Nord et d'Europe susceptibles d'intéresser leur immense marché de lecteurs. Des romans romantiques ou policiers, des récits d'action ou d'actualité, choisis en fonction des modes ou des segments de public disposant provisoirement du plus gros pouvoir d'achat, passaient entre leurs mains, étaient mis en espagnol et inondaient les librairies, dans des éditions bon marché à couverture brochée, qui faisaient une concurrence déloyale mais fort efficace aux éditeurs nationaux honnêtes. C'était une forme de délinquance, tout le monde le savait, mais la puissance économique qu'ils avaient acquise, ainsi que leur capacité à payer opportunément des pots-de-vin, leur permettait d'étouffer les actions en justice qui étaient régulièrement intentées contre eux. La Princesse Printemps, au moins, pouvait s'estimer heureuse d'être payée : s'ils le faisaient, c'était pour s'assurer de la continuité de ses services si précieux. Dans une certaine mesure, elle se situait précisément sur leur seul point faible, puisque la traduction de ces livres dans un espagnol lisible était la seule obligation qu'ils ne pouvaient contourner.

Même en laissant de côté la sale engeance de ses employeurs, la Princesse Printemps convenait volontiers que son métier n'était pas le meilleur des métiers possibles. Il était terriblement exigeant (chaque phrase représentait un nouveau défi), épuisant quand on le faisait sans interruption et fort peu gratifiant : à l'absence de créativité s'ajoutait la férocité des critiques. Il était toujours plus facile de voir les défauts que les mérites d'une traduction : la moindre erreur sautait aux yeux, elle clignotait comme une alarme, alors que la qualité globale se diluait sur toute la longueur du livre. De fait, la traduction était d'autant plus réussie qu'elle était moins visible. Et la grande majorité des lecteurs, pour ne pas dire la totalité, surtout pour ce type de roman, ignorait carrément qu'il y avait un traducteur. Malgré tout, la Princesse était à peu près réconciliée avec son métier, auquel l'unissait une relation d'amour-haine. En soi, le travail de traductrice ne lui était pas pénible. Le faire, et le faire bien, comme elle le faisait, lui procurait une satisfaction tout à fait spéciale. Qu'elle soit venue au monde avec un don naturel, ou qu'elle ait retenu les leçons de sa longue pratique, le fait est qu'elle traduisait vraiment bien, elle s'en rendait compte. Sans parler des avantages spécifiques : elle n'avait pas d'horaires fixes (enfin, si, mais c'était elle qui se les imposait), elle ne recevait d'ordres de personne, bref, elle avait l'impression de faire exactement ce

qu'elle avait envie de faire. Fournir la quantité quotidienne de pages qu'elle s'était assignée lui donnait une tranquillité d'esprit et une liberté paradoxale, sans lesquelles elle n'aurait pas pu jouir pleinement de ses promenades dans le parc, de ses contemplations nonchalantes, de ses siestes et de ses lectures.

Si elle dressait un bilan, il était positif. Elle avait trouvé un mode de vie acceptable et équilibré, globalement satisfaisant, même si elle ne le trouvait pas très glorieux. Elle aurait préféré traduire des chefs-d'œuvre et être saluée avec reconnaissance par tous les lecteurs du Continent. L'objet de ses efforts, dont le choix ne lui incombait évidemment pas, se réduisait à une littérature passéiste, de divertissement, "à gros tirage", selon la formule consacrée. Les romans qu'elle traduisait oscillaient entre l'éphémère et l'oubliable : ils proposaient une lecture d'évasion, extérieure à la vraie littérature que, dans une certaine mesure, ils parasitaient, en imitant son format pour produire un simulacre, qui correspondait parfaitement à ce que demandaient les consommateurs. Il aurait été beaucoup plus prestigieux pour elle de traduire des classiques, de la littérature sérieuse, mais elle ne poussait pas l'hypocrisie jusqu'à ignorer que, dans ce cas, les choses auraient été bien différentes : pour les éditeurs, la qualité étant secondaire, l'affaire n'aurait pas été si rentable ; et pour elle, il n'aurait pas été si facile de tenir le rythme.

En effet, traduire cette sous-littérature était la chose la plus facile du monde. Pour elle, après tant d'années de pratique, c'était un jeu d'enfant, un travail virtuellement automatique. De même que ces romans étaient pensés pour une lecture rapide et facile, sans heurts, ils semblaient avoir été calculés pour être traduits sans effort ; de ce fait, ils constituaient une bonne affaire. Le style répondait à une recette de bon sens et de prévisibilité. Il manquait ce qui, supposait-elle, aurait été la partie la plus difficile du métier : l'interrogation sur ce que pouvait avoir pensé l'auteur en écrivant. Ici, la pensée qui soutenait l'écrit était visible au premier coup d'œil, puisqu'elle correspondait, d'une manière programmée, au sens commun. D'une certaine façon, c'était comme si ces romans étaient déjà traduits : des romans translinguistiques. L'impression de travail mécanique qu'éprouvait la Princesse était d'autant plus justifiée que les points de départ et d'arrivée se coulaient naturellement dans le moule du langage. Et en même temps,

d'une façon qui semblait magique (mais qui ne l'était pas), ces caractéristiques garantissaient la continuité de son travail. Un roman chassait le précédent, ils étaient tous semblables et tous distincts et paraissaient, dans cette combinatoire inoffensive de déjà-su, s'enchaîner à l'infini. La demande du public se renouvelait en raison même de cette combinatoire. L'humanité était possédée d'un désir insatiable de passer le temps, et de le faire en lisant ce type de fable triviale.

Parfois, la Princesse s'amusait à imaginer l'identité et la psychologie des lecteurs de ces romans. D'un certain point de vue, c'étaient eux qui montraient l'amour le plus sincère pour la lecture, car ceux qui lisaient des classiques ou de la bonne littérature avaient en général une idée derrière la tête, par exemple d'écrire, ou de devenir professeurs, ou bien critiques, ou en tout cas des gens cultivés. Lire cette littérature banale impliquait en revanche un plaisir sans calcul. Pour s'en satisfaire, il ne fallait pas être très intelligent ni très cultivé ; d'où une bizarrerie, car cette classe de public primaire disposait de passe-temps plus modernes et encore plus accessibles. Quand elle y pensait, elle les trouvait étranges, vaguement impossibles ; et pourtant, ils existaient, ces lecteurs. En réalité, ils n'avaient pas besoin d'être très nombreux : pour que la publication de ces livres soit une bonne affaire, il suffisait de quelques milliers d'acheteurs, et ce chiffre, étalé sur toute la longueur et toute la largeur du Continent, représentait une ridicule minorité. Et il était inutile de multiplier ce chiffre par la quantité de titres publiés, vu que les acheteurs pouvaient fort bien être toujours les mêmes. Il lui fallait quelques semaines pour traduire un de ces romans ; pour eux, il ne devait pas falloir plus de quelques heures pour le lire ; et si l'habitude s'était installée, il était logique qu'ils en redemandent. Quoi qu'il en soit, la Princesse Printemps ne s'érigait pas en juge de ces lecteurs. Les romans étaient triviaux, fréquemment stupides, toujours farcis de lieux communs, les personnages étaient caricaturaux, les arguments répétitifs, le style inexistant. Elle le savait mieux que personne, elle qui, pour les traduire, devait nécessairement les regarder au microscope. Pourtant, elle aurait trouvé injuste de le reprocher (de quel droit ?) à ceux qui cherchaient, dans ces pages sans élévation, à s'évader de leurs vies astreignantes, tristes et vides... Elle était une privilégiée et il lui aurait paru frivole de critiquer les goûts littéraires de ceux qui étaient confrontés aux dures réalités de la vie.

Même si elle voyait clairement la faible valeur littéraire de ces livres, elle leur accordait la plus grande attention intellectuelle. Certainement plus qu'ils n'en méritaient mais, après tout, elle les avait en permanence sous les yeux, ils déployaient devant elle, avec lenteur et méticulosité, toute leur banalité, puisqu'en définitive le travail du traducteur consiste à démonter et à remonter – et que, de toute façon, il n'y a pas un objet dans l'univers qui ne mérite l'attention qu'on lui accorde et qui ne récompense la pensée qui s'y applique. Elle éprouvait une responsabilité paradoxale, car elle était sûre d'être la seule à examiner ces romans à fond. Les éditeurs et les typographes ne devaient pas se donner la peine de les lire, les lecteurs devaient glisser de page en page, attentifs seulement aux péripéties et oubliant presque qu'elles reposaient sur un artifice ; quant aux auteurs, distraits par l'automatisme de leur recette mercantile, même eux ne devaient pas leur accorder beaucoup de réflexion. Ces romans commerciaux étaient des épiphénomènes de la vraie littérature. Si l'art était invention et nouveauté, ceci était un ersatz de nouveauté ; c'était le nouveau vieux, le nouveau dans l'ancien, des variations quasi statistiques de l'immuable romanesque. Comme si leurs lecteurs avaient renoncé au savoir de l'art. Lire un classique, c'était prendre connaissance d'un grand nombre de choses, peut-être de toutes les choses, d'une époque de l'humanité dans sa particularité unique. La prémisse de ces romans, en revanche, était une complète déshistoricisation ; là résidait sans doute leur attrait, car c'était cela que les lecteurs demandaient : des conflits éternels. Et, de même que ces romans renonçaient à représenter un moment unique dans l'Histoire, ils renonçaient à la qualité même de l'art, qui est de se constituer en objet unique et non reproductible. En se résignant à être une simple variation, chaque roman se résignait à n'être que l'équivalent de n'importe quel autre roman. À vrai dire, sur ce point non plus il ne fallait pas se montrer dogmatique : après tout, l'Histoire elle-même ne peut se transmettre que comme adaptation ou équivalent d'autres histoires.

D'où une autre caractéristique, plus visible que la précédente : la prévisibilité. Cela aussi, le public le demandait ; et même, il ne demandait que ça : savoir ce qu'il savait déjà, trouver, pensé noir sur blanc, ce qu'il avait déjà pensé, ou rêvé. Dans la perspective particulière de la Princesse, avec la lenteur obligée de son travail, il y avait là quelque chose d'un peu excessif : dès les premières pages, à la présentation des personnages et de

leur décor, à leurs évolutions initiales, elle pouvait deviner le déroulement des vingt chapitres à venir, ainsi que le dénouement : qui se marierait avec qui, qui serait puni ou récompensé. Elle ne se trompait jamais. Et elle ne pouvait croire qu'il n'en aille pas de même pour les lecteurs. De fait, il devait en aller de même pour eux, et même plus, vu qu'ils achetaient ces livres, qu'ils les choisissaient, qu'ils payaient pour les lire (alors qu'elle, elle était payée). Il fallait se rendre à l'évidence : ils voulaient des livres déjà lus, des histoires qu'ils connaissaient déjà par cœur. En quelque sorte, c'était une annulation du temps et de toutes les inquiétudes, de toutes les angoisses que le temps charrie pour l'homme. Quand ils commençaient la lecture d'un de ces romans, ils savaient déjà tout ce qui allait se passer. Et la lecture devenait une confirmation jubilatoire. Voilà pourquoi ils aimaient ces romans, pour leur contraste avec la réalité, où le temps est un ennemi toujours capricieux et imprévisible, et toujours triomphant. Tandis que là, ils s'en rendaient maîtres et ils jouissaient de cette victoire, toute illusoire et facile qu'elle fut. En plus de la prévisibilité, le gros bon sens qui gouvernait le style garantissait sa qualité spéculaire ; c'était comme se lire soi-même, et retrouver en dehors de soi tout ce que l'on était. Tant pis si ce "tout" était d'une vulgarité et d'une stupidité définitives. Cela, la Princesse pouvait en témoigner, car elle-même, par substitution, par dédoublement, arrivait à éprouver ce plaisir de l'autoreconnaissance.

En allant au bout de son raisonnement, elle finissait par trouver une justification un peu tordue à cette pseudo-littérature. À l'objection consistant à dire que lire ces romans était une perte de temps, on pouvait répondre par l'impératif socratique : "Connais-toi toi-même." Et si l'on objectait alors que connaître ce que l'on connaissait déjà n'était pas connaître, il restait une autre réponse, plus profonde : y avait-il autre chose à connaître ? Pour quelqu'un qui, comme la Princesse, voyait l'affaire de l'extérieur, la non-fiction semblait nettement plus profitable : elle pouvait être fort divertissante, autant, ou plus, que les romans, sans parler des connaissances réelles qu'elle apportait sur tous les sujets imaginables. Selon la formule consacrée, de tels ouvrages permettaient de "briller en société". Dans ce sens-là, il faut le noter, les classiques fonctionnent comme la non-fiction, vu qu'ils appartiennent de droit au trésor commun de la culture. En revanche, les romans qu'elle traduisait ne servaient littéralement à rien. Comment briller dans une conversation en évoquant les épisodes qui ont

conduit une belle orpheline (qui n'existe même pas !) à se marier avec l'élégant lord de la région, tourmenté par un obscur secret de famille ? C'était le contraire : celui qui avait ce genre de savoir préférait le cacher ; il s'agissait de connaissances honteuses, de lectures à faire dans le secret de son cabinet. Mais en réalité il n'y a rien, pas même ce qui se passe dans le dernier repli de la subjectivité, qui n'ait un effet visible sur la conduite sociale. Il n'était pas impossible que le cannibalisme intellectuel onaniste de ces lectures donne au lecteur une espèce de confiance en soi, le hausse un peu au-dessus de lui-même et, en fin de compte, le dispense d'avoir à briller dans les conversations pour conserver sa propre estime.

Ces romans n'enseignaient donc rien en matière de contenu ; en ce qui concerne la forme, c'était moins sûr. Ils lui apprenaient, à elle, comment on construit les histoires. Comme elles étaient toutes, par essence, identiques, ils le lui apprenaient un nombre incalculable de fois, sous tous les angles, avec une redondance pesante, qui ne laissait aucune zone d'ombre. Au fil des ans, elle avait si bien appris la leçon qu'elle aurait pu monter un atelier d'écriture de romans commerciaux et enseigner à ses élèves comment disposer les personnages, comment présenter l'argument, comment créer une intrigue, comment la résoudre, comment faire alterner les dialogues et la narration avec la description, ici ou là, d'un salon, d'un paysage... Elle ne manquerait pas d'exemples, vu que tout était exemple ; ces romans étaient le royaume de l'exemplification, fût-ce de l'exemplification de rien, ou de soi-même. Longtemps, elle avait pensé qu'elle était la seule à détenir cette connaissance, en tant qu'horlogère minutieuse de fictions que tous les autres lecteurs parcouraient distraitement. Mais au bout d'un certain temps, elle se mit à penser qu'elle n'avait aucun motif, à part sa vanité, pour croire que les lecteurs n'apprenaient pas aussi bien qu'elle : ce qui leur manquait en termes d'attention à la technique narrative, ils le compensaient par la passion ou par la crédulité. Et elle finit par se convaincre que, contrairement à ce qu'elle avait cru au début, c'étaient eux qui en apprenaient le plus sur la façon de fabriquer des histoires, surtout parce qu'ils l'apprenaient de l'intérieur, depuis leur moi imprégné de fictions, comme si ces histoires entraient dans leur réalité et les travaillaient au plus profond d'eux-mêmes, en les modelant et en les dotant d'une âme. Au nom de quoi se serait-elle sentie supérieure ? Au nom de leur vulgarité ? De leur conformisme petit-bourgeois ? De leurs rêves de midinettes ? Il valait mieux, se disait-elle,

abandonner ses préjugés et commencer à reconnaître qu'il y avait autant de vérité, sinon plus, dans ces effrayantes médiocrités que dans les plus sublimes envolées de la philosophie.

Toute philosophie devenait suspecte quand on la confrontait à la réalité. Sans aller plus loin : ces réflexions que se faisait la Princesse sur les romans qu'elle traduisait, à quoi rimait-elles ? Normalement, elle aurait dû traduire et s'épargner toute pensée. Faute d'un interlocuteur à qui les exposer, ses conclusions n'étaient qu'un château de cartes, qui s'écroulerait au moindre souffle d'air. De fait, elle était certaine que le premier sociologue venu, le premier critique littéraire mondain pourrait rabattre ses arguments d'un seul sourire condescendant. Les penseurs solitaires savent bien ces choses-là et la Princesse, plus que jamais, soupçonnait que ses élucubrations n'avaient pas de base solide et tenaient plus de la fantaisie que du raisonnement. Peu importait tout ce qu'elle savait sur l'objet en question, c'est-à-dire les romans ; il se pouvait très bien que toutes les constructions de sa pensée à leur propos soient fantaisistes, vu qu'eux-mêmes étaient des fantaisies. C'était d'ailleurs pour cette raison que chaque roman avait une façon fraîche et inédite de se faire réalité, qui démentait tous les pronostics nés des précédents. À vrai dire, ses réflexions sentaient la justification. C'était cette attitude typiquement petite-bourgeoise qui consiste à intellectualiser son travail pour dissimuler à une conscience rendue honteuse par la nécessité qu'on fait ce travail pour l'argent et pour rien d'autre, pour gagner sa vie et que, si on ne le fait pas, on meurt de faim. Grâce à cette pseudo-philosophie, elle se démontrait à elle-même qu'elle n'était pas un travailleur comme les autres, obligé de travailler ; elle se berçait de l'illusion d'être une rentière ne travaillant que par défi intellectuel. Et cette illusion, logiquement, contaminait tout argument qui lui venait. En fin de compte, la Princesse devait reconnaître – et c'était le seul résidu solide de ses méditations – que le fait d'être une princesse ne la mettait pas à l'abri des pires réflexes petits-bourgeois.

Elle s'arrêtait parfois, non sans appréhension, à l'aspect pratique du négoce et se disait que l'activité pirate des éditeurs panaméens était implicite dans la nature même des romans dont ils tiraient leurs revenus. De leur côté, en effet, l'illégalité de l'affaire consistait à ne pas payer de droits aux auteurs. Mais qui étaient les auteurs ? Chaque volume portait un

prénom et un nom sur sa couverture et sa page de titre, en tout et pour tout. Un nom interchangeable, d'homme ou de femme, ça revenait au même. Mais dans le roman, à proprement parler, il n'y avait pas d'auteur, c'est-à-dire de style, d'œuvre, de case dans l'histoire de la littérature. C'étaient simplement des produits et, comme tout produit, ils n'avaient ni auteur ni histoire ; ils n'étaient pas nés, ils avaient été fabriqués. À certains détails de la quatrième de couverture, la Princesse soupçonnait que beaucoup de noms au-dessus du titre étaient des pseudonymes, dont plusieurs pouvaient dissimuler un même artisan ; dans d'autres cas, on devinait une écriture collective, de type "chaîne de montage". Bref, ces romans auraient pu tout aussi bien être anonymes ; ce qui ne justifiait pas l'attitude délictueuse des éditeurs de l'Isthme, mais lui conférait une aura de justice poétique. Rien à voir avec la peine qu'elle prenait à faire des traductions fidèles, dans un espagnol à la syntaxe et à l'orthographe impeccables, dans une prose élégante et fluide, sans régionalismes. Elle était la seule à exécuter sa tâche aussi bien : personne ne le lui avait dit, mais elle avait pu s'en rendre compte quand on lui envoyait la traduction d'un de ses collègues. Ce pouvait être un manuscrit à terminer, qu'un irresponsable avait abandonné en route ; ou un exemplaire publié, dont elle devait traduire la suite. Dans ce dernier cas, elle ne pouvait croire qu'on ait imprimé une traduction aussi mal ficelée, où les passages difficiles étaient sautés et où les erreurs de toute sorte fleurissaient. Manifestement, ça ne posait de problème à personne. Ça n'aurait pas dû lui en poser à elle non plus, mais bien faire les choses était pour elle une seconde nature ; et puis, elle devait reconnaître que traduire bien lui était plus facile que traduire mal : pour traduire mal, elle aurait dû se mettre à penser, alors que, pour traduire bien, elle n'avait qu'à laisser courir sa plume.

Quoi qu'il en soit, les éditeurs faisaient de bonnes affaires, d'une manière un peu inexplicable, comme c'est souvent le cas avec les bonnes affaires, qui ont toujours quelque chose de magique. Ici, la magie durait depuis des décennies, et elle avait survécu à tous les présages d'extinction de la lecture. Il resterait toujours, dans chaque communauté humaine, une petite minorité fidèle à la bonne littérature et aussi, par conséquent, une petite minorité fidèle à la mauvaise littérature (à moins d'imaginer une monnaie qui aurait un avers, mais pas de revers), et c'était cette minorité-ci qui continuait à acheter. En additionnant toutes les petites minorités dispersées

dans une quinzaine de pays hispanophones, on avait de quoi épuiser des tirages intéressants. Les éditeurs panaméens misaient sur la prolifération et le prix bas. Ce dernier point était déjà contenu, par une loi d'implication qui semblait fatale, dans les romans mêmes, auxquels le qualificatif de "bon marché" convenait parfaitement. Alors, comment oser prétendre être mieux payée ? Elle pouvait s'estimer satisfaite qu'on continue à lui demander des traductions, à ces tarifs misérables grâce auxquels, après tout, elle était parvenue à un équilibre financier. Ce qu'elle devait se demander, c'était si ça durerait toujours. Elle tremblait rien que d'y penser. Les éditeurs eux aussi étaient parvenus à un équilibre entre coûts et bénéfices, mais sans doute encore plus précaire que le sien. À sa connaissance, il y avait toujours eu des éditeurs pirates au Panamá, et rien pour l'heure n'indiquait que ça allait s'arrêter. Mais cela ne signifiait pas qu'ils existeraient éternellement. Il aurait suffi qu'il n'y ait plus de demande... Un changement dans le goût du public, dans ses habitudes ou dans ses priorités, et tout s'écroulerait, à coup sûr. Tout cela était aussi fragile que l'aile d'un papillon. Et cependant... il y avait quelque chose de dur et de résistant sous ce cristal irisé. Le goût pour la fable était réellement éternel – et ici les défauts qu'elle trouvait si facilement à ces romans se transmutaient en qualités et commençaient à agir en leur faveur : la déshistoricisation, le conventionnalisme, la prévisibilité, la stupidité même étaient les piliers de leur éternité. Voilà que les raisonnements philosophiques tarabiscotés dont elle se méfiait tellement étaient de retour. Sa seule certitude, finalement, c'était qu'elle avait besoin de continuer à faire des traductions, et au rythme où elle les faisait, car tout l'argent qu'elle en retirait était aussitôt dépensé ; malgré sa frugalité, elle ne pouvait rien mettre de côté. Et elle n'avait aucune autre activité en vue, au cas où celle-ci aurait cessé. Elle pouvait s'en faire grief à elle-même, se traiter d'imprévoyante. Mais il y avait plusieurs raisons à cela : d'abord, les nombreuses années de tranquillité passées à traduire l'avaient dissuadée de chercher autre chose ; ensuite, le travail l'occupait toute la journée, sans lui laisser de temps ni d'énergie pour cette tâche titanesque qui aurait consisté à penser sérieusement à une autre occupation ; enfin et surtout, isolée dans son île, elle était bien mal placée pour sonder le marché ; il était déjà assez miraculeux qu'elle eût trouvé ce travail.

Mais l'éternité finit toujours par s'interrompre ; ce sont justement les interruptions qui la rendent éternelle. Un matin, un matin quelconque, égal à tous les autres (elle mesurait le temps en fonction du point où elle en était d'une traduction, et elle en était toujours à un certain point), quelque chose commença à se passer, elle ne savait pas quoi mais c'était quelque chose d'obscur, de menaçant, d'inquiétant même, car impossible à définir ni à situer. Dans un premier temps, ce dut être une différence de lumière, qu'elle ne perçut pas vraiment mais que ses terminaisons sensorielles captèrent et projetèrent comme des filaments d'ombre aux marges de sa conscience. Cela ne l'empêcha pas de commencer la journée comme d'habitude. Le second symptôme, conséquence logique du précédent, n'eut pas plus d'effet sur elle : elle sentit l'inquiétude de ses serviteurs, imperceptible mais présente dans un regard, un geste, la façon de fermer une porte ou de l'ouvrir. Les relations entre patronne et domestiques étaient particulièrement polies et affectueuses, et surtout permanentes, si bien que la moindre différence se remarquait vite. Avec Wanda Toscanini, les choses furent plus tranchées. Elle n'eut pas besoin de la voir (la gouvernante passait ses matinées recluse dans la cuisine, à donner des ordres) pour sentir qu'elle était perturbée. Ses variations d'humeur lui parvenaient indirectement, à travers le personnel, et même à travers les choses. Enfin, dans le parc, pendant sa promenade matinale, l'étrangeté acheva de se manifester et elle fut bien obligée de l'enregistrer. De quoi s'agissait-il ? Assise sur un banc de pierre entièrement recouvert par les mètres de mousseline rose de sa robe, elle se demanda pourquoi elle n'avait pas envie de marcher, comme d'habitude, pourquoi elle avait l'air d'attendre quelque chose, pourquoi elle avait peur. Elle regarda autour d'elle, en cherchant les motifs de son trouble dans son parc adoré. Quelque chose bougeait, d'un seul bloc : c'était une ombre et, quand elle leva les yeux au ciel, elle vit un gros nuage noir qui venait de la mer. Une chose si rare, dans les matinées candides de l'île, qu'en soi elle aurait suffi à tout expliquer. Mais il y eut davantage. Une rafale de vent fouetta les feuillages et déranger sa coiffure. Les oiseaux s'envolaient et, déconcertés par la nouveauté, tourbillonnaient à tire-d'aile. Au sol, de petits animaux timides couraient se cacher entre les racines. La Princesse frissonna et tarda un instant à se rendre compte que ses frissons n'étaient pas seulement l'effet d'un malaise, mais aussi celui des flèches glaciales qui transperçaient l'air. Rien à voir avec la fraîcheur

paisible et réconfortante qu'elle connaissait bien et qu'elle avait l'habitude de rechercher au milieu des plantes : un froid inconnu, hostile.

À son insu, la même perturbation s'était produite à la même heure au village voisin. Les habitants avaient déjeuné avec une vague appréhension, les époux s'étaient apostrophés, les enfants n'avaient pas voulu quitter leur lit et les bateaux de pêche avaient appareillé de mauvais gré, face à une mer démontée, qui déferlait rageusement sur les brisants.

Au sein de la population du village, pour une simple raison de nombre, il y avait des personnes plus sensibles que d'autres aux changements atmosphériques ou magnétiques, qui donnèrent le ton. La flore et la faune étaient méconnaissables, sans qu'on puisse dire exactement ce qui avait changé. Mais la mer était le miroir le plus fidèle de leur état d'âme et, ce jour-là, c'était précisément la mer qui aiguissait leur nervosité. L'océan toujours recommencé, en permanente métamorphose, paraissait différent, ce matin-là. Vers le milieu de la matinée, par sécurité, les barques rentrèrent au port, les filets vides. Alors, même les plus sceptiques durent reconnaître qu'il se passait quelque chose. Ils seraient tous devenus fous s'ils n'avaient enfin aperçu un signe objectif justifiant tout ce malaise. Plus qu'un signe, une présence : un bateau, un peu en deçà de la ligne d'horizon. Tous les regards se tournèrent vers lui, on chercha les meilleurs postes d'observation, les premières conjectures devinrent des certitudes et les détails se précisèrent. C'était un vaisseau noir, immobile. Un bâtiment de guerre, hérissé de canons et de batteries antiaériennes, de radars et d'antennes. Et il était énorme, le plus grand qu'ils aient jamais vu, de la taille d'une ville. Et noir, aussi noir que les gros nuages qui surplombaient l'horizon derrière lui, ces nuages sur lesquels se découpait le profil du navire, ainsi que son volume, grâce aux éclats fugaces de ses parties métalliques. On ne pouvait rien imaginer de plus menaçant, malgré la distance, ou à cause d'elle. D'un instant à l'autre, se disaient-ils, ils verraient se détacher du navire les canots de débarquement, à moins qu'ils ne commencent par une canonnade... Ils étaient tétanisés. Ils n'avaient rien fait pour mériter qu'on les attaque, mais cela ne les empêchait pas de craindre le pire. La première chose qui leur vint à l'esprit, et la seule, ce fut de fuir, de fuir pour sauver leur vie, de partir en courant. Mais où ? Ils n'avaient que l'île, et l'île avait ses limites : le bateau était face à l'île, pas

face à eux. Une île est un bon refuge pour des gens pacifiques, mais elle présente aussi cet inconvénient.

Quand les habitants du Château purent à leur tour identifier l'origine de leur trouble, ils n'éprouvèrent pas le moindre soulagement, bien au contraire. Ils se sentirent plus directement menacés que les villageois. Surtout la Princesse, qui, dès qu'elle entendit parler d'un navire de guerre ancré face à la côte, fut prise de ce genre d'intuition qui, d'ordinaire, s'accompagne de la question : "Pourquoi faut-il que ça m'arrive à moi ?"

Balançant ses jupons de mousseline et les cerceaux de sa crinoline, elle courut à l'escalier de la tour, avec une précipitation dont elle n'était pas coutumière, et le gravit jusqu'au dernier degré. Elle arriva aux meurtrières le souffle coupé et découvrit avec surprise combien le paysage avait changé : les couleurs souriantes s'étaient voilées d'un gris funeste, le tumulte d'une tempête immobile montait de l'horizon marin et la mer elle-même était aussi lourde et obscure que du métal en fusion. Quoi qu'il en soit, la Princesse ne s'attarda pas beaucoup sur le panorama, car son regard fut aimanté par le monstrueux cuirassé. C'était bien ça. Elle sentit sa poitrine se contracter. Ses pires craintes devenaient réalité. Sauf qu'elle n'avait jamais rien redouté de semblable, avec un tel luxe de détails. Exactement comme dans un cauchemar, y compris par ce côté intempestif, surgit du néant. Du bateau, ils devaient aussi être en train de contempler le Château et ils l'avaient sûrement vue apparaître en haut de la tour, car ils commencèrent à envoyer des signaux. À la pointe d'une des sinistres antennes tordues du pont de commandement, une lumière très blanche, et bleutée, s'alluma et clignota plusieurs fois, avec un éclat métallique, pour annoncer le début d'un message. Les réflexes de traductrice de la Princesse se mirent en marche automatiquement et les séries de flashes, qui représentaient les lettres de la manière la plus simple (la quantité de points lumineux équivalait au numéro d'ordre de chaque lettre dans l'alphabet), formèrent des mots dans son esprit, presque sans calcul : "Ta dernière heure a sonné, sale petite garce. Tu es foutue". Et, après une pause dramatique, la signature, une seule lettre (huit lueurs) : "H", suivie d'une longue et sinieuse modulation de lumière, comme un paraphe.

C'était lui ! D'une certaine manière, elle le savait déjà. C'était le Général Hiver, qui courait le monde sur son noir vaisseau ! Elle savait, elle avait toujours su que son parent et super-ennemi, qu'elle n'avait jamais rencontré, viendrait tôt ou tard la défier. Il y avait si longtemps qu'il avait jeté son dévolu sur son Palais, sur son île et qu'il était prêt à tout pour s'en emparer. C'était ce que disaient d'ancestrales légendes familiales, qui lui étaient parvenues bien que les membres de leur famille aient renoncé depuis fort longtemps à tout contact. Pendant des années et des années, rongé par un désir qui avait dû se transformer en haine et en idée fixe, le Général Hiver avait attendu l'occasion propice. Et voilà qu'il avait enfin réussi, apparemment, à quitter ses quartiers incléments, grâce aux perturbations climatiques provoquées par une humanité avide et imprévoyante. Elle était sa victime toute désignée. Il s'était juré de lui faire la peau depuis le début, depuis la distribution initiale des rôles, et il était décidé à jouer son va-tout. En fait, avec son cerveau déformé par la jalousie, il ne pouvait pas penser clairement et il ne se rendait pas compte que tous ses efforts seraient inutiles. Il transportait le mauvais temps avec lui, où qu'il aille, et il ne lui servirait à rien de s'emparer du Palais blanc et rose de sa cousine, parce qu'une fois qu'il serait à lui, il deviendrait un repaire sinistre aux nuits tourmentées, et son parc fleuri se transformerait en sépulcre d'arbres morts. Dans le Palais de la Princesse Printemps, il n'y avait qu'elle qui pouvait vivre, pas pour des raisons de droit de propriété, mais par simple évidence. S'en emparer par la force ne pouvait avoir que des effets destructeurs, nihilistes. Mais c'était ainsi que fonctionnait sa mentalité violente, aucun raisonnement ne l'arrêterait. Quant à elle, cette erreur n'arrangeait pas ses affaires, bien au contraire.

Elle eut une réaction de frayeur absolue. Elle resta paralysée dans le petit kiosque de marbre qui couronnait la tour, changée elle aussi en pierre blanche, incapable de bouger un cil et sentant monter le long de son thorax les marées atroces de la panique. Encore un instant et l'hystérie la plongerait dans un tourbillon de cris, de pleurs et de désespoir. L'idée la traversa de se jeter dans le vide et d'en finir avec tout, avant que cet horrible tout ne commence. L'impuissance l'enveloppait, une impuissance encore plus vaste que la mer. Elle était sans défense. Sans défense contre quoi que ce soit, surtout contre un ennemi aussi formidable et coriace que le Général Hiver, invaincu tout au long de ses innombrables campagnes. Elle

ne pouvait compter pour se défendre que sur elle-même, sur son propre être fragile et fugace. Malgré sa vulnérabilité évidente, elle n'avait jamais envisagé de dresser des barrières pour se défendre, ni de se ménager une voie de repli. Elle avait succombé au mirage qui en a trompé tant d'autres : celui de vivre à une époque où la civilisation a vaincu la loi du plus fort. Elle s'était toujours sentie protégée, mais elle n'avait jamais pris la peine de se demander : protégée par qui ? Maintenant, elle avait la réponse : par rien, par personne. Et encore, cette réflexion restait reléguée au second plan de son subconscient par les nécessités immédiates, telles que le travail, l'organisation domestique, le quotidien. Une fleur qui s'épanouissait, le gazouillis d'un oiseau l'occupaient à tel point qu'elle négligeait de penser à son destin. Et soudain, la catastrophe, comme une fatalité. Si la défense ne venait pas d'elle, il n'y aurait pas de défense ; et effectivement, il n'y en aurait pas, puisqu'elle n'était bonne qu'à fondre en larmes et que, si elle récupérait l'usage de ses membres, son initiative la plus audacieuse serait de se cacher sous son lit. C'était ainsi. La Princesse Printemps était pétrifiée, et le reste du monde n'en avait cure.

Que la Princesse fût sans défense face à une attaque armée n'empêcha pas son maléfique cousin de prendre toutes les précautions nécessaires ni d'enclencher les tortueuses stratégies auxquelles il devait ses succès militaires. Sa victoire sur Napoléon ne lui avait pas tourné la tête au point de lui faire croire qu'il existait des ennemis négligeables. Chaque campagne avait sa propre échelle. Pour le Grand Corse, c'étaient les plaines désolées, les villes en flammes et les tempêtes de neige ; pour la Princesse Printemps, les fleurs, la rosée et les papillons ; mais le défi n'était pas moindre, bien au contraire. Il ne suffisait pas d'évaluer les forces en présence. Entre un cuirassé et une orchidée tremblante, le résultat n'était pas garanti, ni dans un sens ni dans l'autre : tout dépendait de la façon de s'y prendre. Sur le pont du cuirassé, justement, une main négligemment appuyée au bastingage en titane, l'autre en visière, le Général Hiver contemplait l'île. Il avait l'intention de l'annexer à la Sibérie, bord à bord, en les rendant limitrophes. (La Sibérie était aussi une île, à sa façon.) Il savait que leurs frontières s'accoleraient totalement, de telle sorte que les deux îles seraient à la fois à l'intérieur et à l'extérieur l'une de l'autre. C'était difficile à concevoir pour un esprit humain, mais pas pour Hiver, ce qui lui procurait une satisfaction particulière. Il avait échafaudé ce plan de longue date, il en avait peaufiné

les différentes étapes avec la concentration féroce qui le caractérisait, sans regarder aux coûts ni aux efforts. Il touchait au dénouement : l'île était la clé du triomphe, la conquête ultime et définitive. Et elle était à portée de main. Une fois la Princesse éliminée, il s'installerait dans son Palais... Ce serait la fin de la phase militaire et le début de la phase politico-administrative, la domination du monde étant alors acquise. Il réalisait le rêve de pouvoir que tant d'autres avaient poursuivi en vain ; avec l'avantage qu'il n'était pas un être humain, mais une force de la Nature, une espèce de Dieu, ou en tout cas un dispositif symbolique logé au fond de tous les cerveaux humains. Si près du succès, il éprouvait la tentation de commencer à le savourer. Cependant, il se contrôla : il restait la bataille décisive, il devait se concentrer sur elle, plus que jamais, sans se distraire un instant des manœuvres en cours.

Dans l'immédiat, il ne comptait pas débarquer tant qu'il ne se serait pas assuré qu'il n'y aurait aucune résistance. La première étape consistait à établir une tête de pont, et ils s'y employaient. Une embarcation de cinquante hommes venait de toucher terre dans une zone inhabitée, à une dizaine de kilomètres du village. À sa tête, le lieutenant et bras droit du Général Hiver, un personnage aussi méchant que lui, sinon pire : Arbre de Noël. Ils opéraient ensemble depuis longtemps, en une de ces associations de malfaiteurs qui ne semblent pas viables, tant les intentions de chacun sont perfides, tant la trahison leur est naturelle ; et qui cependant persistent, pour le plus grand malheur de l'humanité. C'était le cas de ces deux-là, toujours prêts à se planter un poignard dans le dos, mais toujours ensemble. Le besoin qu'ils avaient l'un de l'autre l'emportait sur la méfiance. Leur relation était symbiotique. Au point où ils en étaient, Hiver n'aurait pu mener à bien aucune initiative sans ce maillon essentiel dans sa chaîne de commandement, il se serait fourvoyé dans de vaines théorisations. Et Arbre de Noël, quant à lui, s'était tellement identifié à son rôle de subordonné, qu'il n'imaginait pas une autre voie ; ses réflexes étaient militaires, à cent pour cent. "Si Hiver n'existait pas, il faudrait que je l'invente", disait-il ; il existait, heureusement, et il était éternel. Selon leur accord tacite, à l'étape suivante, quand Hiver se proclamerait Empereur du monde, Arbre de Noël serait son Grand Vizir et Premier ministre. Mais ce dernier était d'une substance si belliqueuse, qu'il ne pourrait jamais fonctionner sans l'hypothèse d'un conflit ; il lui faudrait se trouver des "ennemis intérieurs",

vu que tous les autres auraient disparu, une fois la Princesse délogée de son Palais. Ces perspectives lui semblaient encore assez confuses ; il ne se sentait pas préparé ; la fin se profilait, sans qu'il ait pu planifier l'étape suivante, qui impliquait un changement radical. Il soupçonnait que le Général Hiver avait les mêmes doutes que lui et commençait à voir d'un œil différent leur vieille symbiose. Comme toujours, celui qui avait fait toute la sale besogne en temps de guerre devenait imprésentable en temps de paix. Dans son for intérieur, Arbre de Noël n'écartait pas l'hypothèse qu'Hiver l'ait envoyé mener ce débarquement avec le secret espoir de se débarrasser de lui au seuil de la victoire, au moment où il cessait d'avoir besoin de lui. Du coup, on peut aisément imaginer qu'il multiplia les précautions ; d'autant plus qu'il n'était pas certain d'avoir intérêt à précipiter l'assaut final. Il prit donc son temps pour disposer le campement, établir les communications avec le navire, organiser un réseau d'éclaireurs et, globalement, se préparer à une campagne qui se prolongerait autant qu'il le souhaiterait.

Il laissa passer plusieurs jours, pendant lesquels il maintint une apparence d'activité incessante, en changeant trois fois l'emplacement du campement principal, qu'il installa finalement en haut d'une colline, bien plus près du village. De là, les premiers contacts avec les insulaires furent établis. Ils commencèrent par leur acheter du poisson frais, des fruits et des légumes, des œufs, des poulets et des cochons de lait. Ils payaient généreusement et firent comprendre d'emblée aux villageois qu'ils n'avaient rien à craindre d'eux. Ce qui n'empêcha pas ces pêcheurs pacifiques d'éprouver de vagues inquiétudes, qui s'accrurent au rythme des préparatifs de guerre. Ça et là, au cœur de la végétation, dans des recoins sombres et naguère solitaires, commencèrent à apparaître des nids de lance-missiles dernier cri et des cabines de communication blindées, brillant comme de terribles diamants, surmontées d'une antenne nickelée en rotation permanente. Les patrouilles traversaient le paysage aux heures les plus insolites, en suivant d'étranges itinéraires. Le village se replia sur lui-même, paralysé entre la tentation de fuir vers l'intérieur des terres et la crainte de traverser des zones qui pouvaient être interdites aux habitants, même si personne ne les en avait informés. De fait, ils se retrouvaient entre les forces de débarquement et le Palais, qui constituait de toute évidence l'objectif. Un corridor de blindés s'était établi derrière les habitations et leur coupait toute retraite. Et en face,

en haute mer, le cuirassé veillait, en interrompant la vision de l'horizon, auparavant si familière et si accueillante. Arbre de Noël fit une proclamation, que les insulaires purent lire sur un écran électronique transporté jusqu'au village par un véhicule téléguidé. "Avis à la population : l'Armée républicaine Omar Torrijos a commencé ses opérations sur le territoire de l'île, aux fins de déloger l'agent impérialiste Ana Elvira Printemps, odieux emblème judéo-bourbonien du féodalisme décadent en plein cœur de notre mère patrie latino-américaine. La libération est proche, nos ennemis seront écrasés sans pitié. Toute communication avec l'ex-Palais Printemps, dorénavant Maison de la Culture Omar Torrijos, est formellement interdite. L'état de siège, le couvre-feu et la guerre intérieure ont été proclamés. Les garanties constitutionnelles sont provisoirement suspendues. La liberté de transaction et de contrat est garantie, sous réserve d'approbation par le Commandement Suprême de l'AROT. La Nation ou la mort !"

C'était un typique spécimen du style et de la personnalité, également tortueux, d'Arbre de Noël. En authentique monstre qu'il était, il ne se maîtrisait pas et finissait par recourir à une litanie de lieux communs, sans s'inquiéter une seconde des contradictions internes. De toute façon, c'étaient de purs mensonges. Objectivement, on aurait pu prendre ça pour une preuve d'humour, mais c'était involontaire : un sérieux mortel pesait sur toutes ses intentions. Il était un croisement de chose et d'être vivant et, dans sa psychologie, c'était la chose qui prédominait, l'objet inerte. Plus que de sérieux, il s'agissait de tristesse (la tristesse de la chose), mais il ne le savait pas, il croyait le contraire. Il était littéral, prosaïque, grave et efficient. À partir du moment où le campement fut organisé, il s'enferma dans sa tente de campagne, collé aux téléphones et aux écrans, sans mettre le nez dehors de toute la journée. Il restait en contact permanent avec le réseau d'intelligence militaire qu'il avait disposé sur l'île, il analysait les images, exigeait sans cesse des angles nouveaux, des zooms, réélaborait le tout avec des programmes en 3D, archivait, imprimait et constituait d'énormes dossiers, en bon maniaque de la prolixité. Quant au canal de communication avec le navire, également ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il le maintenait soigneusement à l'écart, il filtrait avec malice l'information qu'il y acheminait. Hiver était fou d'impatience, il devait se douter qu'il recevait des rapports tronqués, mais sa lâcheté le riviait au

cuirassé. Sur le champ des opérations, le Commandant Arbre de Noël n'avait pas l'intention de renoncer de sitôt à l'indépendance dont il jouissait et qu'il consacrait à des travaux de planification stratégique, assez inutiles mais qui lui plaisaient. C'était seulement la nuit, très tard, aux heures creuses du petit matin, qu'il sortait de sa tente pour une promenade solitaire, ni très loin ni très longtemps. Cela suffisait pour que quelques insomniaques du village aperçoivent fugacement, sans en croire leurs yeux, le sapin nain en plastique qui se déplaçait à petits pas, au rythme de ses guirlandes multicolores, qui clignotaient (c'étaient elles qui le rendaient visible, dans les ténèbres des bois)... Et ces visions momentanées et presque oniriques suffirent à leur tour à donner naissance à une légende qui porta au paroxysme une atmosphère déjà bien troublée.

Le seul résident étranger du village était un vieux Français, qui s'était établi sur l'île comme naturaliste dans un passé lointain et qui, après avoir achevé le catalogue de la flore, de la faune et de la formation géologique, s'était mis à repousser indéfiniment son départ. Nouvelle victime de la mollesse tropicale, enchaîné par les délices de la sieste et de la prévarication, il n'attendait plus que la décadence (qui l'avait déjà frappé) et l'extinction. En réalité, il n'était pas si vieux (il n'avait pas soixante ans), mais il s'était fané prématurément, comme il arrive aux Européens sous les climats chauds, et sa vie sans objet l'avait dépouillé du peu d'intelligence de ses débuts. Faute de pratique, il lui semblait qu'il avait oublié sa langue maternelle ; et il ne parvint jamais à apprendre vraiment l'espagnol, au milieu de ces pêcheurs taciturnes qu'il ne fréquentait guère. Ses voisins l'observaient avec ironie, non sans motif. Il était efféminé, hypocondriaque, pusillanime : il s'enfermait dès qu'il tombait deux gouttes, gémissait au moindre grondement du tonnerre, ne s'approchait jamais du rivage et se protégeait du soleil avec une ombrelle ridicule, qu'il avait lui-même fabriquée. À la fois pour justifier son inutilité et parce que personne ne peut vivre sans l'illusion d'une histoire, il s'était inventé, tout au fond de son cœur, un amour secret pour la Princesse Printemps, qu'il n'avait jamais aperçue que de loin. Quant à elle, elle n'était informée de son existence que par les conversations de ses gens. Il s'appelait Henri Lissaurrie, mais il était, pour tout le monde, "le vieux pédé".

Arbre de Noël s’avisa de la présence de ce personnage grâce à l’activité de ses agents secrets, et il décida de l’utiliser comme médiateur dans les négociations avec la Princesse. Il était clair qu’il n’y avait rien à négocier, à part une capitulation sans conditions (c’est-à-dire : non négociable), puisque sa consigne était de mettre le Palais à feu et à sang et de rayer la Princesse de la surface de la terre. Mais ses méthodes tortueuses ne pouvaient faire l’économie de la cruauté du mensonge ni de l’invention de faux espoirs, sans oublier qu’il s’était lancé dans un jeu de retardement. Et puis, qui sait si, en jouant la comédie de la diplomatie, il ne parviendrait pas à se saisir de la personne de la Princesse, de but en blanc, sans tirer un seul coup de feu ? À sa connaissance, elle était assez stupide pour prendre au sérieux la parole “d’honneur” d’un ennemi et pour se jeter toute seule dans la gueule du loup. Il y avait un élément supplémentaire, qui ajoutait un attrait particulier au cours des choses et à la participation du Français : celui-ci avait tout fait pour garder secret son amour illusoire pour la Princesse, mais tout le monde était au courant, au point que les forces de débarquement mentionnaient cet élément dans leurs rapports. S’il y avait de l’amour, se disait le pervers Arbre de Noël, il pouvait y avoir du dépit, de la trahison et, au milieu de tels sentiments, il se sentait comme un poisson dans l’eau. Il ignorait à quel point sa vision des faits était erronée. Ce n’était pas sa faute : les dossiers qu’il avait lus, étant rédigés de manière linéaire, ne pouvaient pas enregistrer l’ironie avec laquelle les insulaires mentionnaient cet amour. Du coup, il imagina un savant éminent, qui découvrait les couleurs les plus cachées de l’aile des papillons et tombait amoureux de la Fée secrète de ces atomes, et bien d’autres épisodes romantiques. Curieusement, ce malentendu continua même lorsqu’il se trouva en présence des acteurs.

Le Français reçut donc l’ordre péremptoire de se rendre au campement des envahisseurs, une convocation ni très explicite ni très polie, mais qu’il lui fallut bien accepter, vu que ce fut un peloton de Marines fort intimidant qui alla le chercher. La terreur le saisit, mais, quand il vit de près tout cet armement sophistiqué, les véhicules à coussin d’air, les tentes en plastique translucide à air conditionné, les antennes paraboliques, le titane, les rayons laser, il se rasséra : toute cette technologie était trop moderne pour que ses maîtres puissent avoir sérieusement l’intention de faire du mal à un être

aussi anachronique, aussi insignifiant que lui. À vrai dire, il crut qu'il s'agissait d'extraterrestres.

Le résultat de l'entretien aurait dû le stimuler, puisque, en résumé, on lui donnait comme par magie l'occasion d'accéder à la Princesse, chose qu'il avait tenue, pendant des années, pour totalement irréalisable. Mais ce point positif se trouvait annulé par l'effroi que lui causa son interlocuteur. Depuis qu'il avait abandonné l'Europe, dans sa jeunesse, il n'avait plus jamais vu de sapin de Noël : se retrouver soudain à converser avec un tel interlocuteur le plongea dans une confusion extrême. Avoir affaire à un nain l'aurait déjà perturbé ; mais à un nain non humain, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Et il était suffisamment près pour se rendre compte qu'il ne s'agissait pas d'un déguisement, ni d'une illusion d'optique. C'était un monstre, un être surnaturel, qui lui dévoilait ses intentions obscures et malveillantes, et exigeait de lui des réponses, des décisions... Il était aux mains de forces inexplicables, qui pouvaient lui faire subir n'importe quoi, les tortures les plus effrayantes. Et ces forces se trouvaient concentrées dans une poignée d'aiguilles en plastique vert foncé, des cheveux d'ange, des boules de couleur, des guirlandes électriques... Il mit un moment à articuler une première réponse, qui fut un bredouillis. Enfin, en faisant un effort de distanciation, il réussit à comprendre plus ou moins ce qu'on attendait de lui : qu'il transmette un ultimatum à la Princesse Printemps. Et qu'il rapporte sa réponse. Il fallait, en outre, qu'il ouvre l'œil sur l'état dans lequel se trouverait le Palais, sur les travaux de défense en cours plus que sur la décoration (même si ce point n'était pas sans importance). Est-ce qu'il avait bien compris ? Le ton était clairement menaçant ; on ne lui demandait pas une collaboration volontaire ; on lui donnait des ordres, et sa vie dépendait de la façon dont il les exécuterait. Ce fut seulement quand il sortit et qu'il se remit en route pour le village qu'il comprit vraiment qu'il devait aller parler à la Princesse, et ses frissons firent place à d'autres idées. La Princesse, par exemple, et l'imminence de leur rencontre, tout cela lui faisait venir à l'esprit des images de beauté, de formes humaines... Du coup, il put penser à Arbre de Noël avec une certaine perspective, bien qu'un tel être abolît d'avance toute perspective. Encore que... Le qualifier de monstre, n'était-ce pas aller un peu vite en besogne ? Sait-on jamais ce que l'on est soi-même ? Où est la perspective, dans un tel cas ? Qui se connaît suffisamment pour être sûr d'être humain ?

Lorsque la Princesse reçut la carte de visite jaunie et cornée qui portait d'un côté, en caractères d'imprimerie, "Professeur Henri Lissaurrie" et, de l'autre, griffonné au crayon, "Affaires urgentes concernant l'invasion", et que la servante qui l'avait apportée lui dit que ce monsieur attendait à l'entrée, elle ne se sentit pas en état de le recevoir. Elle avait passé les derniers jours enfermée dans sa chambre, sans manger ni dormir, à pleurer et à se tordre les mains. Elle s'était écroulée au premier signal de danger ; elle était incapable de prendre une décision pratique et s'était mise au lit pour y attendre, comme on dit, "qu'on vienne la chercher". Elle se livrait d'avance. Elle n'arrivait même pas à se concentrer sur ses traductions, si bien qu'elle prit des jours et des jours de retard sur son calendrier de travail, qui pesait sur sa conscience comme un rappel obsessionnel (plus encore que la vieillesse ou la pauvreté, elle redoutait de devenir aussi irresponsable que ses collègues) ; ce retard marquait le comble de son désespoir. Cette visite, avec son aspect inexplicable, aurait pu mettre un terme à sa paralysie, mais elle était tombée si bas qu'elle n'arriva même pas à trouver la force de se poser des questions sur le visiteur ; elle ordonna de ne pas le laisser entrer. "Je ne veux voir personne ! Personne ! Qu'on me laisse seule ! Je veux mourir !" Elle se remit à pleurer, c'était inévitable, mais un reste de honte lui fit attendre que la jeune fille soit sortie de sa chambre pour trépigner et donner libre cours à ses lamentations.

La mission du Français aurait avorté, si la servante, carte de visite à la main, n'avait croisé dans l'escalier Wanda Toscanini, qui l'interrogea. Bien que la veuve fût aussi préoccupée que sa maîtresse par les événements, elle gardait son calme. Elle considérait que la catastrophe était inévitable, mais elle conservait quelques espoirs. "Si on me propose de garder mon travail, j'accepte", se disait-elle. "Après tout, ce n'est pas mon problème ! Il faut bien que je vive !" Un tel raisonnement rendait encore plus impératif pour elle d'entrer en contact avec les forces d'occupation, pour les sonder sur ses possibilités de négocier son maintien. De sorte qu'elle saisit au vol l'occasion que lui offrait cette petite carte crasseuse, bien que le nom ne lui dît rien. Elle renvoya la servante à la cuisine en lui disant qu'elle s'en occupait. Quand elle se retrouva seule, elle se demanda s'il valait mieux aller directement recevoir l'inconnu, ou en parler d'abord avec la Princesse. Elle opta pour la première solution. "Cette morveuse hystérique est capable de m'interdire de le voir", pensa-t-elle. "Ou même pis : elle peut changer

d'avis et décider de le voir elle-même.” Elle passa dans sa chambre pour réviser sa coiffure, qui était parfaite, et se repoudrer. Puis elle descendit, en prenant son temps, sereine et impressionnante, tel un iceberg.

Henri Lissaurrie était resté planté devant la porte fermée du Palais, en proie à la plus grande nervosité. Dans un premier temps, il n'avait rien regardé, tellement il se concentrait pour faire bonne impression. Mais, au fil des minutes, il se rappela l'ordre qu'il avait reçu et jeta un œil alentour : le parc, soigné et fleuri, ne montrait pas le moindre dispositif de défense, tout au contraire, il semblait merveilleusement inoffensif. Bien plus : il se souvint que, dans l'état de somnambulisme où il se trouvait, il n'avait eu qu'à pousser la grille pour entrer et qu'il avait parcouru les allées bordées d'arbres sans autre compagnie que le chant des oiseaux. Et le Palais lui-même ne semblait guère mieux gardé : la porte devant laquelle il se trouvait était en verre et laissait apparaître un long vestibule au sol et aux colonnes de marbre, avec des anges et des bouquets de roses peints au plafond. Il n'avait eu qu'à sonner pour qu'une très jeune domestique vînt lui ouvrir, en toute confiance, il y avait de quoi se demander ce que les agresseurs attendaient pour lancer l'assaut, si telle était bien leur intention, ce dont il n'avait aucune raison sérieuse de douter. Il se dit qu'il devait y avoir une défense secrète, d'autant plus efficace qu'elle était invisible et inconcevable, dans cette propriété céleste. Mais il n'eut pas longtemps l'occasion de se demander en quoi elle pouvait bien consister, car il aperçut une silhouette qui venait vers lui, et le présent immédiat l'absorba de nouveau.

Il avait le cœur au bord des lèvres, les jambes flageolantes, la bouche sèche. Il ne pouvait croire que la Princesse de ses rêves, la Princesse du monde fût en train de marcher vers lui, prête à lui ouvrir la porte et à le laisser franchir le seuil de sa demeure d'illusion, en toute réalité. En dépit de tout, il ne se sentait pas préparé. Et, cependant, les choses arrivèrent. Wanda Toscanini ouvrit la porte, le regarda de haut, avec un mépris infini, et lui demanda, dans un français entaché d'accent italo-germanique, ce qu'il voulait. On ne saurait transcrire ici les balbutiements de l'ex-naturaliste, du moins jusqu'à ce qu'il retrouve suffisamment ses esprits pour se faire entendre, ce qui prit un bon moment. Il était en transe, comme jamais il ne l'avait été dans sa vie et bien plus qu'il n'aurait pu l'imaginer l'instant

d'avant. Il avait certes prévu que le fait de se trouver en présence de la Princesse et de capter son attention indivise allait le rendre complètement idiot, mais la réalité dépassa toutes ses prévisions. Évidemment, il croyait se trouver en présence de la Princesse Printemps. Il ne fut nullement troublé de voir que cette femme était une horrible virago, vêtue comme une surveillante de camp de concentration, avec des godillots, une coiffure laquée couleur jais, un corps taillé comme une armoire, tout en lignes droites, un épais crépi de poudre de riz sur un visage revêché de vieillard acariâtre.

Pour lui, c'était la Princesse de ses rêves et de ses illusions : elle l'était déjà quand il l'attendait et il lui fut tout bonnement impossible de changer d'avis quand elle apparut. Il se contenta de penser, si tant est qu'il en fût capable, aux changements que produisaient la proximité et le temps. La qualité de Princesse, l'appartenance à la plus ancienne dynastie du monde transcendaient tous les changements physiques.

Ils se retrouvèrent peu après assis dans une salle annexe de la grande bibliothèque du premier étage, le Français suivant du regard les fleurs de lis du tapis, tandis que Wanda le scrutait d'un air impitoyable.

Elle arriva tant bien que mal à se faire une idée de la mission qu'on lui avait confiée, mais pas vraiment de son identité. Soumis à un interrogatoire en règle, il lâcha une partie de son histoire :

— Vous êtes naturaliste ?

— Je l'étais, Votre Altesse. Je n'exerce plus, faute de stimulation intellectuelle.

— Et comment se peut-il qu'un naturaliste se range du côté des ennemis de Printemps ? Peut-on savoir ?

— Je vous en prie, Altesse. Je ne suis pas de leur côté, je suis du côté de Sa Majesté !

— Vous le leur avez dit ?

— Bien sûr que non. Ils m'auraient tué.

— Hum... Vous avez bien fait. C'est plus prudent. Et que pensez-vous faire pour nous ?

Elle disait tout cela avec une ironie cruelle, totalement hors de propos, vu que le pauvre hère n'avait que de bonnes intentions à son égard.

— Ce que Sa Majesté m’ordonnera. Je déplore de ne pas pouvoir faire grand-chose, vu l’impuissance qui est la mienne. Mais je me disais... L’Arbre de Noël m’a chargé de le renseigner sur les mesures défensives prises dans le Palais...

— Et ?

Il s’enhardit jusqu’à lever les yeux vers elle, un instant, d’un air qui se voulait malin et qui était surtout pitoyable :

— Je pourrais lui mentir. Je pourrais dire que Votre Altesse a des canons, que le parc est miné ou que vous êtes en communication avec les sous-marins de la Quatrième Flotte. Cela pourrait les effrayer.

— Je ne crois pas qu’ils soient bêtes à ce point.

— Je pourrais au moins les retarder. Dans ces affaires, l’essentiel est de gagner du temps.

Wanda resta pensive. Les derniers mots du professeur laissaient en suspens la question des mesures défensives qui pourraient être réellement prises, et pour lesquelles tout gain de temps serait utile. Mais aucune mesure n’était en cours. Il n’avait pas posé la question directement, il pouvait donc continuer à l’ignorer. De toute façon, il était toujours utile de gagner du temps, même si on ne l’employait à rien. Et puis, dans le cours de la conversation, il lui était venu à l’esprit une façon positive de l’employer, en une manœuvre personnelle qui pouvait régler une fois pour toutes tous ses problèmes. De sorte qu’elle donna son approbation au stratagème :

— C’est bien. Faites ainsi, et nous vous en serons reconnaissantes. Dites à votre “Arbre de Noël” que nous sommes armées jusqu’aux dents.

Le professeur ne put voir les guillemets et il crut qu’elle se référait littéralement au nain monstrueux, dont il supposait qu’elle connaissait l’existence. Il ne lui avait pas dit un mot de son apparence ni de la peur qu’il avait éprouvée en le voyant, pour ne pas avoir l’air d’un provincial. Wanda, de son côté, croyait reprendre sa métaphore : “Arbre de Noël”, en référence à un petit général surchargé de médailles rutilantes. Faute d’éclaircissements, elle resta dans l’ignorance du caractère surnaturel de leur adversaire. Ce ne fut pas le seul malentendu de la conversation : le Français continuait à croire qu’elle était la Princesse, sans que Wanda s’en rende compte. Sa mégalomanie de fille et d’épouse de célébrités lui fit admettre sans problème la manière étrange dont il s’adressait à elle – il faut reconnaître que sa façon de mélanger les “Votre Altesse” et les “Sa

Majesté” facilitait les confusions. Quant à lui, il interpréta les pluriels de Wanda comme une marque de majesté.

Henri Lissaurrie devint un habitué du Palais. Arbre de Noël, en revanche, avec l’irrationalité typique d’un despote, ne voulut plus jamais lui donner audience : il le pria de lui adresser des rapports écrits, que le Français rédigeait avec Wanda Toscanini. Le professeur continua à croire que la veuve était la Princesse Printemps, et cette conviction n’entama pas son amour. Elle n’eut pas à mentir, parce qu’elle ne vit pas qu’il la confondait avec sa patronne. Et la Princesse restait enfermée dans sa chambre. Le Français ne se rendit même pas compte de son erreur quand Wanda, une fois que la confiance s’installa entre eux, lui communiqua une partie de son plan, qui consistait à se faire envoyer de Paris le cadavre momifié de son défunt mari. (Elle avait déjà écrit pour le réclamer.) Il ne vit rien d’anormal à ce que la Princesse Printemps s’appelât Wanda Toscanini Horowitz, qu’elle fut la fille d’un fameux chef d’orchestre et la veuve d’un pianiste célèbre. Pour avoir lu Proust dans sa jeunesse, il savait que les titres nobiliaires se superposent un peu au hasard aux noms des gens. Non qu’il fût aveugle et qu’il ne perçût le contraste entre le signifié de “printemps” et ce grotesque épouvantail aux chaussures d’homme. Mais la vie lui avait enseigné qu’il n’y a rien d’autre à faire, avec la réalité, que de s’y adapter. Lui-même ne se prenait-il pas pour le Prince Charmant, alors que, dans les faits, il était une loque ?

Le plan de Wanda présentait une certaine logique, bien qu’il fût fondé sur de vieilles rancœurs complètement étrangères à la situation. Comme pour tant d’autres femmes avant elle, comme pour tant d’autres après elle (comme pour toutes les femmes, en réalité), on pouvait dire que “son drame avait commencé le jour de son mariage”, sauf que, dans son cas, la formule pouvait être perfectionnée : son drame avait commencé le jour de sa naissance. Le mariage avec un pianiste névrosé était une erreur presque excusable, du moins pour une autre. Mais elle était la fille d’Arturo Toscanini, le plus illustre des chefs d’orchestre : elle avait toujours pensé que le plus beau cadeau qu’elle pût faire à son père était de se marier avec un musicien célèbre. Il ne lui vint pas une seconde à l’esprit qu’entre musiciens célèbres, il y a des degrés, et que l’élue de son cœur ne serait pas du goût de son père, tout simplement parce qu’il n’avait pas un authentique

talent. Pour elle, il n'y avait pas eu l'ombre d'un doute : Horowitz avait été un enfant prodige, couvert d'éloges par Scriabine à l'âge de sept ans, puis un jeune concertiste acclamé dans toute l'Europe, à la technique si avancée que la maison Steinway avait dû lui fabriquer des pianos spéciaux, avec une plus grande vitesse de rebond des marteaux, adaptée à ses trémolos vertigineux. Comment la fiancée aurait-elle pu se douter que, dans le fond, les mélomanes restaient sceptiques ? Le pauvre Horowitz alla de crise en crise, il cessa de jouer, il rejoua et il mourut sans reconnaissance particulière. Ce processus emplit Wanda d'amertume. Cet univers était décidément bien pervers, avec ses subtiles différences qui aboutissaient à déconsidérer un malheureux dont la seule ambition était de satisfaire sa vanité. La clé de cet ostracisme semblait justement être là : le pianiste ne se mettait pas au service de la musique, il la mettait à son service, pour briller. Wanda aurait mieux fait de se dire que personne n'y regarde de si près, à l'instar des publics chic qui se pressaient dans les salles de concert et s'émerveillaient de la vélocité des doigts du Russe. Mais les critiques étaient implacables, irréductibles. Et le public était, par nature, snob... Après tout, ce n'était que justice : elle-même ne s'était-elle pas mariée par snobisme, tout comme lui, d'ailleurs ?

Après la mort d'Horowitz, sans les rentrées d'argent des concerts et avec des ventes de disques en chute libre (même mort, les critiques ne lui pardonnèrent rien, au contraire, ils s'acharnèrent), la veuve dut s'employer comme gouvernante. Elle avait laissé le cadavre en dépôt dans les locaux d'une compagnie de garde-meubles, prêt à être acheminé n'importe où dans le monde, le jour où elle le demanderait. Elle était convaincue que la technique pianistique de son mari n'était pas morte avec lui (c'était une chose trop compliquée et trop inorganique pour pouvoir être affectée par la mort), et elle était également convaincue que cette technique n'avait besoin que d'une petite impulsion pour devenir ce que les critiques exigeaient des interprétations : un acte musical, et non l'acte narcissique d'un vieil éphèbe. Wanda n'entendait rien à la musique, mais elle avait eu tout le temps d'y penser. Sa conclusion était qu'il ne fallait rien de nouveau : les enregistrements et les souvenirs des concerts en direct, et même les critiques éreintantes, cela suffirait pour donner le "tour d'écrou" historique qui transformerait le tout en musique authentique. Après tout, Mozart et Chopin n'avaient pas agi différemment : qui pouvait certifier qu'ils

n'avaient pas écrit leurs œuvres, à l'origine, pour briller, par vanité, poussés par le désir abject de séduire le public ? Cette guerre absurde pouvait constituer une occasion aussi bonne qu'une autre, ou meilleure, pour que le miracle s'accomplisse, avec une aide infime de sa part.

Ils passèrent quelques jours dans cette impasse : la Princesse cloîtrée, pleurnichant et se plaignant de la manière la plus inefficace du monde ; Wanda et le Français se réunissant tous les après-midi pour rédiger des rapports fantaisistes ; Arbre de Noël se réjouissant de ces rapports, qui convenaient parfaitement à ses intentions dilatoires et qu'il faxait tels quels au Général Hiver, qui ne savait qu'en faire et se rongait les sangs sur son navire. Ses propres messages restaient sans réponse et, comme il devinait le petit jeu auquel se livrait son lieutenant, il se mit à le menacer de débarquer et de prendre en personne le commandement des opérations. Arbre de Noël, tricheur jusqu'à la moelle, sut que ces menaces étaient du bluff, mais il préféra feindre de les prendre au sérieux, pour priver l'autre de toute initiative, et lui fit savoir qu'il considérait que la phase de déploiement et d'installation des réseaux d'intelligence était achevée, et qu'il passait à la suivante : la captation psychologique de la population stable de l'île, en vue de sa coopération aux étapes ultérieures. Et c'est ce qu'il fit réellement, en commençant par la distribution aux habitants du village des Glaces Parlantes. La manœuvre produisit l'effet escompté. Ce fut la folie, aussi bien chez les petits que chez les grands, qui retombaient en enfance. Au début, elles provoquèrent la peur ; beaucoup les jetaient par terre, et elles fondaient au soleil des rues ; elles fondaient aussi dans les mains des plus vaillants, qui oubliaient de les manger, tant ils étaient fascinés par leur babillage incompréhensible. Mais l'habitude, plus forte que la peur ou l'étonnement, finit par l'emporter sur tout autre sentiment.

Pendant ce temps, sur une plage déserte de l'autre côté de l'île, avait eu lieu un événement secret et fortuit, sans aucune relation avec les faits précédemment mentionnés, mais qui allait avoir sur eux les conséquences les plus importantes. Un matin, le soleil qui montait de l'horizon éclaira un corps immobile sur le sable. Qui sait depuis quand il était là ? Probablement depuis minuit, quand la marée atteint son ampleur maximale et commence à se retirer. C'était le plus vraisemblable, puisqu'il se trouvait sur la dernière frange de sel, que l'aube avait déjà séchée, comme un simple débris parmi

tous ceux que la mer avait déposés sur l'île, dans sa danse cosmique de la nuit : escargots, étoiles de mer, poulpes morts, ombrelles roses de méduses. Un homme, donc, un jeune homme d'une vingtaine d'années, aux membres suavement dorés par le soleil, même s'ils étaient pour l'instant livides, aux cheveux blonds coupés court et au visage imberbe, aux traits doux et presque enfantins. Un beau cadavre ? Il en avait tout l'air, mais un observateur penché sur lui (personne ne le fit, vu qu'il n'y avait personne) aurait remarqué qu'il respirait, d'un souffle parfaitement rythmé, inaudible et invisible, témoignant du sommeil le plus profond. C'était un naufragé, qui avait épuisé ses forces dans une nage désespérée sous les étoiles et qui, à l'instant même où son corps avait touché terre, la tête émergée, avant même que l'eau ait fini de se retirer autour de lui, avait sombré dans un sommeil réparateur, avec cette économie de moyens qui est l'apanage de la jeunesse. Le processus devait avoir duré plusieurs heures car, à peine le soleil commença à le réchauffer, ses paupières tremblèrent, le tremblement se communiqua à ses lèvres et son corps ébaucha un changement de position ; juste après, il se réveillait.

Il s'assit et s'étira. Son corps revenait à la vie avec la vigueur flexible d'un animal jeune et sain, comme s'il ne venait pas de subir une ordalie océanique de tourbillons et de requins. En s'en souvenant maintenant et en se voyant sain et sauf sur la terre ferme, il sourit. Il se passa une main sur le visage, pour enlever les grains de sable collés à la joue sur laquelle il avait dormi. Puis, glissant du sourire à la curiosité, il détourna son regard de la mer et le pointa au loin, vers la ligne des palmiers. Il se dit qu'il devrait aller chercher leur ombre, avant que le soleil se mette à cuire les sables blancs. Il se leva et s'étira de nouveau, muscle par muscle, avec volupté, en commençant par les doigts de pied. Avant d'entreprendre la marche vers la végétation, il ramassa une brassée de coquillages pour son déjeuner ; avec ça et l'eau d'une paire de noix de coco, il aurait de quoi tenir, pour le moment. Quant à ce qui pouvait se passer au-delà du moment présent, il ne s'en préoccupait guère. Il avait survécu, c'était déjà ça. Le monde s'éveillait avec son crépitement habituel de couleurs et de gazouillis. Il respirait profondément et fut le premier à sentir l'odeur humide des plantes. Certes, il était seul, il n'y avait personne à devancer. Mais s'il y en avait eu mille avec lui, il aurait quand même été le premier.

Le nom de ce jeune naufragé était Picnic. Il avait été expulsé du Vieux Monde, d'où il était originaire, et avait passé ces dernières années à voyager çà et là, à se jeter dans des problèmes de plus en plus graves, pour finir, comme un anachronique héros classique, nu sur des plages inconnues. C'était comme si l'humanité ne voulait plus rien avoir à faire avec lui. Les pays industrialisés avaient perdu peu à peu leurs bois et leurs ruisseaux ombragés à proximité des villes, dévorés par les banlieues en constante expansion. Dans le Tiers-Monde, c'étaient les champs d'ordures et la misère qui détruisaient la Nature. Mais le plus grave était le changement de mentalité. Les nouvelles générations n'étaient plus disposées à dépenser leur énergie au contact direct de la Nature, elles préféraient employer leur temps à des technologies privées. La mondialisation et le conformisme avaient sur Picnic un effet centrifuge, auquel il répondait en devenant encore plus insolent, encore plus subversif. Non qu'il fût un révolutionnaire. C'était un jeune homme aimable et attentif, qui finissait toujours par donner raison aux autres. Il ne supportait pas les discussions, il préférait capituler face à un interlocuteur agressif, et il avait si souvent répété la manœuvre qu'il pensait être arrivé au bout de ses peines. Ce sentiment aurait plongé dans l'angoisse tout autre que lui ; et lui-même, s'il s'était mis à y réfléchir, aurait pu en être déprimé. Mais l'île où les vagues le déposèrent ce matin-là le reçut avec un soleil d'or et de douces brises de cristal, et il n'était pas de ceux qui résistent aux invitations du beau temps.

Une fois qu'il eut mangé, il se demanda où il pouvait bien être. Il regarda autour de lui, mais avec une distraction bienveillante qui est la forme d'attention la plus profonde qu'admette la Nature. Tous ses sens flottaient dans l'air. Il entendait au loin la rumeur de la mer, et plus près celle que formaient le bruissement du feuillage, le chant des oiseaux, le crissement des insectes, un bourdonnement sourd, un sifflement mélodieux. Dans l'ombre où il se trouvait, le vert des palmiers filtrait la lumière ; à l'intérieur des terres, des labyrinthes obscurs se déployaient. Le sol suivait une pente délicate. Il sentait la proximité de montagnes, peut-être de vieux volcans. Il sentait aussi la suave course du temps, mou comme de la gomme recouvrant tout l'univers. Il devina qu'il se trouvait sur une île, et sur une île petite, accueillante et secrète. Picnic était fort observateur, il pratiquait la perception comme un art, mais un art naturel, sans prétentions ni complications. Si parfois il se trompait, ça n'avait aucune importance pour

lui ; et il ne se trompait jamais, ce à quoi il n'accordait pas davantage d'importance. En outre, il était très sociable, même si cela peut sembler paradoxal. Il est vrai qu'il était toujours en train de s'éloigner des gens, des cités, de son prochain, qu'il était toujours en quête de solitude, par monts et par vaux... mais c'était pour se rapprocher de ses contemporains, pour les rendre contemporains en partageant avec eux un bonheur fugace. Et les forêts et les montagnes où il se rendait n'étaient pas l'Amazonie ni l'Himalaya, ni le Sahara ni la Sibérie, mais plutôt la nature voisine, à un jet de pierre. Il n'avait pas non plus l'intention de vivre de la chasse et de la pêche, ou de la cueillette, et il aurait eu du mal à le faire. Voilà peut-être pourquoi il avait échoué sur cette île minuscule, où il devait être impossible de trop s'éloigner de quoi que ce soit et où, en même temps, les distances semblaient tellement à sa portée, tellement accommodantes. Si bien que, sans plus attendre, il partit en exploration, en se fiant à son intuition qu'il devait y avoir un village de pêcheurs, ou un hôtel, ou une station météorologique, en tout cas quelque chose. On aurait dit que le "bonjour" et le sourire se dessinaient déjà sur ses lèvres, ainsi que le désir sincère de connaître les indigènes, de découvrir leurs vies et leurs histoires.

Au bout de quelques heures de marche tranquille, il trouva ce qu'il cherchait. En fait, il n'attendait rien de particulier, il était habitué aux surprises. Par chance, il s'attarda à contempler des fleurs, si rondes et si violettes qu'il entra dans le bosquet d'arbustes géants qui les produisait, se retrouvant ainsi en position de voir sans être vu, au moment précis où fit irruption, par un sentier naturel, un peloton de six soldats. Ils avançaient à toute allure et se perdirent au loin entre les arbres avant qu'il ait eu le temps de réagir. Il les aurait appelés, se serait présenté, bien qu'il n'eût pas de sympathie particulière pour les militaires, si la surprise ne l'avait paralysé. Une fois qu'ils eurent disparu et qu'il put réfléchir, il se félicita de s'en être abstenu. Sans parler de leur aspect, effrayant en soi, avec leurs casques blindés en Plexiglas noir, leurs combinaisons pare-balles, leurs brodequins et leurs gants en métal chromé, il y avait quelque chose en eux qui les rendait totalement étrangers à cette atmosphère, et leur précipitation même confirmait qu'ils étaient sur le pied de guerre. Manifestement, il ne s'agissait pas d'une simple promenade. Il sentit qu'il avait échappé d'un cheveu à un danger qui, pour l'heure, n'avait ni forme ni nom. Il resta perplexe. Quelle guerre pouvait bien se dérouler dans cette petite île

perdue ? D'où sortaient ces Marines, avec leur haute technologie ? Évidemment, ils venaient d'ailleurs, vu que les îles tropicales ne donnaient pas ce genre de fruit. Et quel ennemi pouvait bien les attirer ainsi ? Dans l'immédiat, il redoubla de précautions, l'œil aux aguets, la progression sinueuse, attentif en permanence à disposer d'une cachette, à ne pas sortir d'un voile de feuillage sans en avoir repéré un autre.

Avant la tombée de la nuit, il s'était fait une idée de la situation. Il découvrit, de loin et après avoir évité plusieurs postes d'observation et de communication, le camp principal. Il resta des heures à l'observer, grimpé sur un arbre, l'œil rivé à une tente hémisphérique où des officiers entraient à chaque instant, certainement en quête d'ordres, pour en ressortir aussitôt. À travers sa surface blindée, il pouvait voir une très faible pulsation de lumières, formant une pyramide naine mobile (à la lumière du jour, cela relevait de la pure conjecture ; mais les choses se précisèrent à la tombée de la nuit). Peu à peu, il fut convaincu que l'être dissimulé dans cette tente de campagne, et par conséquent le cerveau de cette incompréhensible opération militaire, n'était autre qu'Arbre de Noël. Sa pleine conviction tarda plus que de raison, précisément parce que sa raison refusait d'accepter le témoignage de ses sens. Ce monstre miniature, avec ses aiguilles en plastique et ses boules en verre de couleur, appartenait à un passé de cauchemar, enseveli si profond dans sa conscience, sous d'innombrables couches de jours ensoleillés, que jamais il n'aurait cru le voir s'actualiser ainsi ; et surtout pas ici. Il était presque inconcevable que leurs chemins se croisent de nouveau. C'était comme s'il avait vécu en vain. Sa première impulsion, aveugle, fut de faire demi-tour, de courir jusqu'à la plage où la mer l'avait déposé et de se confier à nouveau aux vagues, à la mort si nécessaire... Mais cette découverte avait provoqué en lui, en plus de la colère et du découragement, une mélancolie qui le figeait sur place et l'inondait de tristes pensées, que teintait une inexplicable nostalgie. Il dut chercher longtemps dans son for intérieur avant de trouver la cause de ces impressions ; il se perdit même au passage dans des raisons transversales, qui allaient fouiller fort loin dans les coordonnées de sa vie. Il se demanda si cet élan de mélancolie était dû à la culpabilité qu'il éprouvait d'avoir renoncé à la militance de ses premières années, aux combats qui l'avaient opposé à Arbre de Noël et à tant d'autres de son espèce. Après tout, cette époque avait été son moment de gloire, son plus grand titre de

crédit face à l'humanité. S'il avait abandonné la lutte, c'était parce qu'il avait considéré que l'ennemi était vaincu. Mais, au fond, il savait que l'ennemi n'était pas vaincu et, maintenant, il se demandait si son hédonisme, son bonheur n'étaient pas une trahison. Mais il continua à chercher, et il tomba enfin sur la donnée secrète, déjà enregistrée par son intuition, en progressant sur le chemin de ses "excuses" supposées : il avait oublié Arbre de Noël quand celui-ci avait pris la fuite et avait disparu. Des années plus tard, il avait appris qu'il se trouvait dans l'Arctique et qu'il s'était allié au Général Hiver, qui n'avait rien à lui envier. Et c'est là qu'il pensa toucher au point central de son émotion et qu'il sut de quoi il s'agissait. Hiver, si c'était bien lui qui était derrière tout ça, n'aurait jamais abandonné ses demeures hyperboréennes pour s'aventurer sous les Tropiques, sauf dans un but très concret. Et, à ce stade de l'histoire, le seul objectif qui pouvait justifier qu'il se dérange, c'était le Palais de la Princesse Printemps... Ce qui voulait dire que, peut-être, dans cette île...

Picnic avait passé sa vie à chercher la Princesse. Sans la chercher. On lui avait dit qu'elle était une légende, une chimère, que, pour la trouver, il ne fallait pas la chercher, qu'elle était partout et nulle part, qu'elle était dans son cœur, qu'il était, lui-même, la Princesse... Il avait fini par répéter ce genre de phrase. Mais sans jamais vraiment y croire. Au fond, il avait continué à croire à l'existence réelle de la Princesse Printemps et de son Palais de rêve. Et maintenant, au moment où il s'y attendait le moins, il trouvait une piste qui pouvait le conduire à la réalité de ce lieu et de ce personnage qui, à force d'habiter ses pensées et son imagination, avaient pris la couleur des choses impossibles... qui coïncidaient soudain avec les choses impossibles qui étaient en train de lui arriver. Il se refusait encore à l'admettre. Si tout cela était vrai, cela signifiait qu'il était parvenu en un lieu définitif, historique et que toutes ses allées et venues à travers le monde, son irresponsabilité d'éternel randonneur, ses voyages sinueux en quête de l'instant, d'une journée ensoleillée, d'une nuit étoilée, avaient suivi un plan secret, qui le conduisait ici, précisément. L'admettre signifiait prendre ce présent en charge, et s'en montrer digne... Car, si ses hypothèses étaient fondées, il ne s'agissait pas d'une "piste" vers la demeure de la Princesse, mais de bien plus : d'un véritable coup du sort. Il se pouvait bien qu'il fut tombé à l'improviste au beau milieu de la bataille décisive, de l'assaut final et, dans ce cas, il ne s'agissait pas de faire connaissance avec

la Princesse comme on fait connaissance dans une fête, mais de se mettre à sa disposition au moment suprême. Il ne s'agissait pas d'un "Bonjour, enchanté", mais d'un sonore "Je suis ici pour vous sauver !"

Le jour suivant, il reprit son exploration, avec toutes les précautions que les circonstances exigeaient. Il ne relâchait pas son attention une seconde. Un tel régime le maintenait dans une tension assez inconfortable, d'autant plus qu'il avait plutôt l'habitude de faire confiance, de se livrer sans réserve. Aux aguets, grimpant aux arbres ou rampant sur le sol, il épia toutes les positions de l'"ennemi" et se fit une idée claire des mesures offensives et défensives qu'avait prises Arbre de Noël – sans voir, pour le moment, qui était visé par ces mesures. Certainement pas le village en bord de plage, qu'il découvrit : les envahisseurs paraissaient être en bons termes avec ses habitants, certainement grâce à l'achat de vivres et d'informations. Apparemment, les villageois menaient une vie normale, quoique toutes les barques fussent au port et les filets en train de sécher au soleil. L'interruption des activités de pêche s'expliquait par la présence, en haute mer, face au village, légèrement sur la gauche, d'un gigantesque cuirassé. Les soupçons de Picnic commençaient à se confirmer. L'aspect même du bateau évoquait le Général Hiver. Maintenant, il était presque certain qu'il s'agissait bien d'une attaque contre la Princesse Printemps, il ne lui restait qu'à localiser le Palais. Il orienta sa recherche vers la gauche du village, en calculant que le bateau devait stationner juste en face de l'objectif, à des fins d'intimidation. Il multiplia les précautions, conscient qu'il s'enfonçait dans un no man's land, entre deux puissants ennemis.

Des heures plus tard, il trouvait la grille. Une très haute grille en fer forgé, aux pointes et aux médaillons dorés. Il marcha un bon moment le long de la grille, sans cesser de regarder à l'intérieur. Elle semblait s'étendre à l'infini et, de l'autre côté, le parc très touffu ne lui laissait voir, par les clairières disposées symétriquement, que des carrés de gazon bien tondu, quelques bancs et, de loin en loin, comme une apparition, une statue en marbre blanc... Il finit par se convaincre qu'il ne pourrait pas bien voir le Palais de l'extérieur et il décida de franchir la grille. Il le fit en grimpant sur une branche. Il s'enfonça dans le parc. Pas le moindre écriteau du type "Entrée interdite. Propriété privée". Mais il s'était introduit sans la moindre autorisation. C'était typique de lui ; on pouvait même dire que c'était

l'histoire de sa vie, ou sa fonction dans le monde. Pour cette raison, ou bien parce que de ce côté-ci de la grille la menace des soldats envahisseurs cessait provisoirement, dès qu'il commença à marcher dans le parc, il se sentit différent, plus sûr de lui. Il sentit physiquement que son aplomb revenait, et même son sourire. Malgré tout, il resta prudent et progressa en se dissimulant : les résidents pouvaient fort bien le confondre avec un envahisseur. S'ils l'apercevaient à l'improviste, ils étaient capables de lui tirer dessus et de le réduire en miettes, sans autre forme de procès. Il se dirigea vers la partie apparemment la plus élevée, rassuré par la quantité de bougainvillées au milieu desquelles il pourrait se cacher. En effet, quand il y parvint et qu'il regarda par-dessus le massif, il put enfin voir ce qu'il cherchait : le Palais. Il le voyait de dos, mais ça revenait au même. Il était là, lointain et resplendissant sous le soleil de midi, aussi compliqué qu'une pièce montée, comme sorti d'un rêve. Il en sortait vraiment, et lui aussi. Picnic n'était plus si loin de la bâtisse, personne ne s'interposait. Et c'était le Palais de la Princesse Printemps, le doute n'était plus permis. La Princesse et Picnic étaient destinés l'un à l'autre ; leur rencontre pouvait avoir été remise aussi longtemps qu'on voulait, mais le moment était venu, elle était imminente. Il fut tenté d'aller directement à la porte et de se présenter : "Je suis venu me mettre au service de Sa Majesté. Dites-moi en quoi je peux lui être utile." Sans plus, dans l'anonymat, en toute humilité. Mais, juste après cette première impulsion, il se dit qu'il avait tout à gagner à explorer et à observer un peu plus.

Tant et si bien qu'il employa les heures creuses de la sieste à parcourir le parc désert. Qu'il était beau ! Combien de travail et de savoir lui avait-on consacré ! Il semblait être le résultat de milliers d'années de civilisation et constituait, en tant que tel, une formidable barrière contre les prétentions des assaillants. Il imposait le respect. Picnic avait beau être du bon côté, il se sentait lui-même impressionné par la splendeur du parc. À tel point qu'il se demanda si la Princesse daignerait s'intéresser à lui, ou même accepter sa collaboration. Retrouvant un peu de son courage, il s'approcha du Palais qui, de près, l'impressionnait plus que de loin, et plus encore que le parc. Il n'était pas versé en architecture, mais il savait apprécier les belles choses. Et cette construction était un absolu, dans le style Blanche-Neige. Le soleil faisait briller les fenêtres comme des diamants, et il y en avait tellement qu'il était vain d'essayer d'imaginer derrière laquelle pouvait se tenir la

mystérieuse châtelaine. Il devait être cinq heures de l'après-midi, l'ombre devenait fraîche et attirante et, lors d'une de ses approches, il aperçut des gens, dans un recoin du délicieux jardin à la française. Il rampa précautionneusement jusqu'à un acacia très touffu et grimpa sur une branche, d'où il eut une vue d'ensemble. Il s'agissait d'une garden-party. Dans ces circonstances dramatiques, face à un tel danger, c'était pour les occupants du Palais l'occupation la moins indiquée qui fût, mais après tout, puisqu'il n'avait repéré pour l'heure aucun dispositif de défense, cela devait signifier que la défense était transcendante : prendre le thé à l'ombre fraîche des arbres, tandis que l'ennemi semait les alentours de nids de missiles, était, de toutes les choses, la plus inconcevable. Il cligna les yeux en les fixant sur la réunion. Picnic était un observateur exceptionnel ; un seul regard lui suffisait pour enregistrer une scène, qu'il pouvait ensuite analyser, de mémoire, dans ses moindres détails. Cette qualité lui avait toujours été utile, parce que sa vie errante et mouvementée le confrontait à chaque pas à des spectacles étranges, qu'il lui fallait déchiffrer. Cette fois, le premier coup d'œil lui indiqua qu'il y avait là matière pour ses élaborations personnelles : car son premier coup d'œil fut pour la Princesse.

Elle lui tournait le dos, mais ce ne pouvait être qu'elle, avec son immense robe blanche en taffetas, brodée et vaporeuse. Et sa chevelure blonde, qui accumulait d'une manière incroyable frisettes, boucles et mèches... Picnic, qui était un esthète, trouva cette chevelure un peu excessive, presque vulgaire, à cause de son volume, mais aussi de ses fibres grossières, qui semblaient artificielles ; puis il se dit que les catégories du bon goût ne s'appliquaient peut-être pas à un sujet qui faisait du sublime son point de départ. Même chose pour les mouvements des bras, des coudes, les seuls qu'il voyait, dans leur délicate mousseline blanche : ils lui parurent un peu rigides, pas très naturels. Il se demanda s'il n'aurait pas à endurer quelques petites désillusions. Cela n'aurait rien d'étonnant, puisque la réalité, pour se manifester, revêt toujours les habits du désenchantement. Il porta ensuite son attention sur les compagnons de la Princesse, qui n'étaient que deux, assis à ses côtés, l'un en face de l'autre, de profil pour Picnic. Tous trois occupaient des petits sièges Louis xv en bois doré, autour d'une table individuelle du même style, surchargée de porcelaine et de cristal, de petites cuillères en argent, de tartelettes et de canapés. À gauche, une dame sévère, en tailleur noir d'institutrice allemande. Elle était corpulente, avec un air

revêche et une coiffure stricte, de tonalité militaire. On ne se serait pas attendu à une telle compagnie pour la Princesse, mais cette créature était peut-être en train de s'adapter à la situation : gouvernante en temps normal, aujourd'hui Commandant en Chef. Ces gens ont leur utilité, quoi qu'en dise l'esthétique. À première vue, le troisième commensal était moins explicable, nettement moins. C'était... Picnic, sur le moment, ne put en croire ses yeux, alors qu'il leur vouait une confiance absolue, fondée sur leur prodigieuse acuité... C'était un mort. Un petit vieillard juif, ou plutôt la momie d'un petit vieillard juif, réduit à sa plus simple expression par le processus de l'embaumement. Il devait mesurer un mètre dix, ses pieds pendaient de la chaise, qui pourtant n'était pas bien haute. Il portait un habit bleu foncé, un nœud papillon, une chemise à boutons de manchette, des vêtements tout aussi délabrés que lui. Et, accroché dans son dos, comme un havresac en aluminium, un générateur électrique d'où sortaient des câbles se terminant en électrodes, collées à son crâne, ou plutôt à la tête de mort. Le générateur fonctionnait : on entendait son bourdonnement depuis l'acacia et l'on en voyait les effets, qui consistaient en mouvements spasmodiques des mains et des pieds de la momie. Ces mouvements suggérèrent à Picnic quelque chose de très précis, mais qu'il mit du temps à définir. Tout comme le visage qui, à travers la déformation de la mort, lui était familier. Il finit par se rendre compte qu'il s'agissait des mouvements d'un pianiste. Ce problème étant résolu, il lui fut facile de reconnaître le doigté, bien qu'il opérât dans le silence et dans le vide : ces trémolos accélérés par pure esbroufe, ces accords qui n'avaient d'autre fin qu'une sonorité spectaculaire, ces legato prolongés bien au-delà des intentions du compositeur et, surtout, l'utilisation abusive des pédales, faisant de la dynamique un coup bas, chargé d'effets, tout cela portait la marque infâme d'un pianiste, et ce fut à ce moment-là qu'il se rappela à qui appartenait cet ex-visage : à Vladimir Horowitz. La confusion mentale de Picnic atteignait des sommets. Pourquoi avaient-ils transporté ce cadavre jusqu'ici, que comptaient-ils en faire ? Pour le mettre au comble de la perplexité, quelque chose se produisit juste après ces questions. Une mouche tournait de plus en plus près du cadavre, puisque telle est l'habitude des mouches, et, dans le mouvement qu'elle fit pour la chasser, la Princesse tourna la tête vers Picnic, qui ainsi put voir son visage. Ce fut la fin de tout. C'était le visage d'un vieux travesti, ridé comme un raisin sec, édenté, avec des mines

maniérées, une petite moustache, du Rimmel et du rouge... Ses espérances s'effondraient, tout cela était trop horrible.

Directement, sans y penser davantage, sans penser à rien, en cédant à une impulsion aveugle, horrifiée, Picnic se laissa tomber de l'arbre et partit ventre à terre. Le parc, qui un instant auparavant était l'objet de son admiration nonchalante, s'éclipsait maintenant derrière lui, comme une scénographie impatiente. Il ne voulait plus rien savoir ! En quelques minutes, il se retrouva devant la grille, y grimpa, se jeta de l'autre côté et continua sa course, sans autre précaution que de choisir la partie la plus impénétrable de la forêt. Il courut ainsi, en trébuchant souvent, et ne s'arrêta que lorsqu'il lui sembla que son cœur allait éclater. Alors, il reprit son souffle, une main appuyée à un arbre, tête basse. Pour le moment, il était incapable d'ordonner ses pensées. Il ne comprenait rien ! En fait, il n'avait rien compris depuis qu'il avait commencé à rencontrer des choses et des gens bizarres sur cette île. Il s'était fabriqué une explication sur mesure et lui avait accordé un crédit qu'elle ne méritait pas. Et maintenant qu'il voyait que la Princesse Printemps était en réalité un vieux travelo, tout s'écroulait, il se sentait stupide. Il se fuyait lui-même, il fuyait sa honte plus encore qu'il ne fuyait la Princesse. Dire qu'il avait failli lui offrir ses services, comme un chevalier errant ! Il fut parcouru par une sueur froide, qui recouvrit la sueur de sa course. Comme tous les jeunes, il était fort sensible au ridicule. Il aurait voulu "rentrer sous terre". La formule prenait un sens particulièrement funeste sur cette petite île perdue où il semblait, de toute façon, que ses erreurs et son égarement allaient l'engloutir. Tout ça parce qu'il avait tiré des plans sur la comète ; il aurait dû entrer en contact avec quelqu'un et demander ce qui se passait. Maintenant, c'était trop tard. Adieu, Princesse, enchanté de ne pas te connaître ! Il allait continuer son chemin jusqu'à la plage la plus éloignée, et il verrait bien comment quitter l'île. Sur ce projet mélancolique, il reprit sa marche.

*L'âme
Est le chaînon sédentaire
De la Nature.*

Devant lui, dans la petite clairière où il s'était arrêté pour se reposer, se trouvait la Princesse Printemps. Il la regarda et ne la regarda pas. Il ne la

voyait pas et il la voyait. C'était une hallucination, mais il pouvait dire aussi bien que tout était hallucination et que tout était réalité. Les tulles, les gazes et la crinoline de la robe de grand appareil étaient les mêmes, ainsi que la couronne de fleurs des champs, mais le visage tourné vers lui, avec un air de surprise alarmée, était beau, doux et juvénile : ses joues avaient la blancheur du lis et ses lèvres de pétales de rose, veloutées par la rosée du matin, s'entrouvraient sur des dents de perles.

— Majesté...

— Qui êtes-vous ?

Elle avait parlé d'une voix de mousse et d'arc-en-ciel, un peu altérée par une peur qu'il jugea urgent de dissiper.

— Je suis un ami sincère. Je m'appelle Picnic... Je ne peux pas croire... – il hocha la tête en souriant – je ne peux pas croire que Votre Majesté soit réelle...

— Picnic ? répéta-t-elle, comme si ce nom suscitait en elle un écho. Puis elle sourit et il fut convaincu de sa réalité, car les fantasmagories ne sourient pas.

— Je me trouve sur l'île par pur hasard, par accident et, jusqu'à maintenant, je l'ai parcourue sans me laisser voir...

Il lui fit un résumé de ses aventures depuis son réveil sur la plage, en y incluant ses déductions sur la guerre en cours, qui devaient être exactes, à en juger par les mimiques affirmatives de la Princesse et par l'expression de tristesse qui voila son sourire. Elle le corrigea, à moitié, sur un seul point :

— Je ne dirais pas que c'est une "guerre". C'est une attaque, aussi injustifiée que malintentionnée, et cynique. Mais dans le fond, vous avez raison, il s'agit d'une vieille guerre, et même les pacifistes comme moi sont condamnés à vivre dans un monde en guerre, puisqu'il n'y a pas d'autre monde que celui-ci. – Elle resta un moment pensive. – Ainsi, il a envoyé Arbre de Noël sur l'île ? Et lui, vous ne l'avez pas vu ?

— Hiver ? Non.

— Il a dû rester sur son navire, c'est un lâche, il ne mettra pas le pied sur l'île tant que son nain n'aura pas achevé ses basses œuvres.

Ils s'étaient assis sur un tronc et se trouvaient fort aise de converser ainsi ; tous deux, ces derniers temps, avaient cruellement manqué d'un interlocuteur. Mais Picnic regarda aux alentours et dit :

— Est-ce que nous sommes en sécurité ici ? J'ai vu des patrouilles dans tous les coins...

— Nous ne sommes en sécurité nulle part, monsieur Picnic !

— Il faut rester sur nos gardes.

— Je me sens comme un animal traqué. Ces derniers jours ont été un enfer. C'est en partie pour cette raison que je suis sortie...

— N'est-ce pas imprudent ? Dans le Palais, au moins, il y a des défenses.

— Des défenses ? Ne me faites pas rire. À vrai dire, je me demande pourquoi ils ne l'ont pas déjà pris. Ils doivent croire, eux aussi, qu'il y a une... "défense". – Elle prononça ce mot sur un ton sarcastique.

— Il n'y en a vraiment pas ?

— Pas la moindre. Pas la plus infime défense. Quant à moi, j'étais couchée dans mon lit, totalement désespérée, incapable de décider quoi que ce soit, vu mon désespoir. J'ai fini par réagir, j'ai eu une espèce d'inspiration... Je me demande si ce n'est pas sous l'influence de votre présence sur l'île.

— De ma présence ? Vous me faites beaucoup d'honneur ! s'exclama Picnic, rouge de plaisir.

— On ne sait jamais quelles influences secrètes on reçoit.

Elle resta pensive, le regard perdu, et Picnic en profita pour la contempler. Elle était belle, autant qu'il l'avait imaginé. Les portraits d'elle qui circulaient étaient allégoriques, il n'avait jamais cru qu'ils aient une vraie ressemblance. Et voilà qu'il se rendait compte qu'ils en avaient une. Comme c'était curieux. Elle avait une ressemblance avec l'abstrait, mais cela la rendait plus concrète, et d'une certaine manière plus imprévisible. Ce visage parfait, de porcelaine et de pétales de rose, frémissait sous son regard, s'éloignait et se rapprochait, passait de l'irréalité à la réalité. Mais à un second niveau, elle était bien réelle et il se trouvait là, tout près, à ses côtés. Il se souvint de sa frayeur, juste avant, et ne put réprimer un soupir de soulagement. Elle le regarda d'un air interrogateur. Il dut s'expliquer :

— Vous savez ce qui se passe ? Je viens du Palais. Sans le vouloir, j'ai assisté à une scène... – Il la lui raconta, sans lui dire qu'il avait pris le vieux travesti pour la Princesse. Mais il ne lui cacha pas à quel point il avait été décontenancé par le spectacle.

— Ce sont des idées de Wanda, dit la Princesse. Quand je lui ai dit que j'allais faire un tour, elle a insisté pour me faire remplacer, parce qu'elle

pense que c'est ma présence qui tient les troupes d'Hiver en respect.

— Et qui est ce vieillard ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Un naturaliste français, qui est apparu tout d'un coup...

— Pour vous remplacer, elle aurait pu avoir recours à une jolie jeune fille, une indigène... Enfin, moi, c'est ce que j'aurais fait.

— Ah, ça, c'est tout elle ! Son esthétique de la laideur, de l'efficacité de l'horreur, etc.

— Je dois reconnaître qu'avec moi, ça a fonctionné, dit-il avec un petit rire honteux. Et puis, ce cadavre...

— C'est son mari. Elle est folle. Je vais la renvoyer.

— Il s'agit donc de Wanda... Toscanini. – Les choses commençaient à se mettre en place dans le cerveau de Picnic. – Lui, je l'ai reconnu, c'est Horowitz.

— Pff, Horowitz... Quand je pense à ses interprétations forcées, à cette séduction facile à tout prix, à cette virtuosité complètement vide...

— Quelle horreur ! Quelle différence avec Arrau.

— Eh oui. Mais elle, elle y croit toujours.

Ils firent une autre pause, comme entre l'allegro et l'andante d'une sonate. La Princesse reprit, sur un ton plus posé :

— C'est à cela que je faisais allusion, quand je parlais d'influence. Là-bas, au Palais, j'étais en train de sombrer dans un pessimisme bien pire que la déroute. Et après tout, en cédant du terrain à Hiver, je ne fais qu'employer la même tactique que lui. – Elle regarda Picnic, qui hochait la tête d'un air désapprobateur. – Ne vous inquiétez pas. Je ne parle pas sérieusement. Je sais que je ne pourrais pas survivre en dehors du Palais.

— Et alors ?

— Je ne vais pas m'absenter très longtemps. Et puis, quelque chose me dit que l'attaque n'est pas pour tout de suite. Puisqu'ils n'ont pas lancé l'assaut dès leur débarquement, comme ils auraient parfaitement pu le faire, je ne vois pas pourquoi, maintenant, ils se précipiteraient.

Picnic eut à nouveau une moue dubitative, que justifiait la logique assez spéciale de la Princesse. Elle continua, avec impatience :

— Et que pouvais-je faire dans le Palais, en cas d'attaque ? M'immoler ? Maintenant, au moins, j'ai repris l'initiative.

— Ah oui ? Et quel est votre plan ?

Arrivée à ce point, la Princesse dut décider si elle faisait confiance à son interlocuteur. Après tout, cela ne faisait qu'une demi-heure qu'elle le connaissait, dans des circonstances suspectes, et il n'avait même pas réussi à lui expliquer d'une manière satisfaisante comment il était apparu sur l'île, précisément dans ce moment troublé. Elle le connaissait de réputation, ce qui n'arrangeait rien, car on le disait irresponsable, incorrigiblement hédoniste. Beaucoup auraient dit qu'il s'agissait de caractéristiques "printanières" et qu'ils étaient donc faits pour s'entendre. Mais la Princesse, pour sa part, se considérait comme "une travailleuse", avec toutes les vertus de la morale petite-bourgeoise inhérentes à une telle condition : ordonnée, économe, digne de confiance, une parfaite employée de bureau, et elle éprouvait pour la bohème la plus grande aversion. Et pourtant, peut-être justement pour ces raisons, ils étaient bien prédestinés l'un à l'autre. D'entrée, il lui avait été sympathique. Selon les sagas, Picnic avait combattu contre Arbre de Noël ; certes, il n'était pas absolument impossible qu'il fût maintenant passé sous ses ordres. Mais cela aurait impliqué une hypocrisie monstrueuse et des dons d'acteur tout à fait hors du commun. Cette sincérité infantile ne pouvait être simulée, surtout accompagnée d'un visage aussi ahuri. Elle se décida d'un coup, avec impulsivité. De toute façon, elle n'avait pas le choix, il n'allait pas la quitter comme ça.

— Vous pouvez peut-être m'aider...

— Mais bien sûr ! Je suis ici pour ça, Majesté !

— Je ne voudrais pas vous causer de problème...

— C'est le destin ! Nous sommes des alliés naturels...

— Je n'irais pas jusque-là, mais je vous remercie de votre réaction.

Elle respira profondément, en rassemblant toute une gamme d'idées fort diverses, qui se bouscuaient dans sa tête. Mais elle n'arriva pas à les organiser de manière adéquate. Elle rendit les armes :

— Enfin, pour tout vous dire d'un mot : je suis sortie pour chercher de l'aide.

Quand il la vit si décontenancée, il voulut l'encourager :

— Parfait, c'est ce que j'aurais fait, à votre place. À qui pensez-vous ? Aux villageois ?

— Non... Ce sont des gens pacifiques, des pêcheurs, trop dociles. Et puis, je suppose qu'Arbre de Noël les contrôle déjà tous. J'ai pensé, ou plus exactement je me suis rappelé... Je ne sais pas comment vous expliquer. Vous allez rire...

— Mais non, pas du tout... Je vous en prie !

— Voici : il existe, dans l'île, des zones inexplorées, des lieux où personne n'est jamais allé, mais où il pourrait très bien y avoir quelqu'un. Des parages inconnus, et qui pourtant sont en communication avec le reste de l'île... Je dois vous dire que je vis ici depuis fort longtemps. Le monde, pas seulement l'île, a... comment dire... Vous avez dû remarquer, vous avez sans doute remarqué plus que moi, que la surface (ou le volume : ici, c'est la même chose) du monde présente... des irrégularités. C'est pour cette raison que, parfois, un lieu reste à l'écart, et que les gens qui le peuplent deviennent légendaires. Vous comprenez, plus ou moins ?

— Parfaitement, Votre Majesté. Et vous vous êtes dit qu'ici, dans cette île... ?

— Ce n'est pas une invention personnelle, du moins je l'espère. Cela fait un bon moment que j'entends des rumeurs sur un groupe de... enfin... d'êtres humains... égarés...

Picnic eut la chair de poule.

— Oui, oui, moi aussi, j'en ai entendu parler... Mais ici, dans l'île ?

— Oui.

— Dans cette île aussi ! Décidément, ça fait beaucoup de... d'êtres... dans ce minuscule recoin de l'univers ! Une vraie boîte à surprises. Quand je pense qu'en me réveillant sur la plage je croyais être sur une île déserte.

— Pourquoi avez-vous dit "êtres" ? Vous ne croyez quand même pas...

— Non, je voulais dire "êtres humains".

— Ah bon.

Ils restèrent muets, un peu honteux, sans bien savoir pourquoi. Peut-être d'avoir trop parlé, ou d'avoir manifesté trop clairement qu'ils plaçaient tous leurs espoirs dans quelque chose d'aussi fantastique. Mais en même temps, ils étaient contents, secrètement réconfortés d'avoir eu le courage de le dire. Maintenant, ils ne pouvaient plus reculer.

— Ce que je me demande, dit la Princesse, c'est si nous arriverons à les convaincre de passer à l'action. Le défaitisme s'est peut-être déjà

profondément enraciné en eux.

— Plus il sera profond, mieux ce sera, Sérénissime. Ils n'en seront que plus motivés pour se mettre en marche. Et s'il faut les persuader, nous le ferons. Nous avons tout pour réussir : votre Présence, mon éloquence. Vous me laisserez parler. — Un sourire. Il avait perdu toute timidité. — Qu'est-ce que nous attendons ? Je me sens coupable : je vous ai fait perdre un temps précieux, avec mon bavardage. Allons-y.

Il se leva, regarda autour de lui. La Princesse l'imita. Quand elle se leva, sa robe s'éleva dans toutes les directions, comme un nuage à ressort.

— Pensez-vous que nous allons les trouver ? demanda-t-elle.

— Mais bien sûr, Altesse. Nous allons tomber sur eux tout de suite. Il est même miraculeux qu'ils n'aient pas déjà croisé notre chemin. C'est une simple question de densité démographique. Mais assez papoté. Allons-y ! Allons-y ! Prenons par ce sentier.

— Lequel ?

— Celui-ci : celui qui n'existe pas.

Avec un petit rire, elle le suivit. L'épaisseur de la végétation s'ouvrait en bifurcations susurrantes. Ils paraissaient vraiment être tout près, à portée de main, au point que la Princesse sursauta légèrement et l'appela :

— Monsieur Picnic !

Il se retourna :

— Qu'y a-t-il ?

— Ce ne sont quand même pas... des monstres ?

— Des monstres, Mirifique, nous en sommes tous.

Cela pouvait sembler un peu excessif, ou en tout cas discourtois, si bien qu'il s'expliqua, en se résignant à perdre une minute de plus, puisqu'ils en avaient déjà perdu tellement :

— Le monstre, c'est celui qui fait irruption du dehors, et sans raison, dans la chaîne alimentaire, et qui peut manger tout ce qu'il veut, aussi tranquillement que l'on mange des olives au comptoir d'un bar. Il semble bizarre, exceptionnel, alors qu'il n'a pas la moindre nécessité interne de l'être, de disposer d'une essence de monstre. Il le semble, parce qu'il doit nécessairement être un seul, un à la fois, sinon il ne ferait pas contraste dans le système de la Nature. Mais la solitude ne lui interdit rien. Et comme il est en dehors de toute raison, il peut se consacrer à penser, je veux dire à penser

à autre chose, ce qui le transforme en monstre une seconde fois. Bref, il n'y a pas de quoi s'en faire. Vous voyez ? Bon, alors maintenant, en avant ! Ils nous attendent !

Il était tout ragaillardi, presque irrespectueux. Mais son attitude ne choqua pas la Princesse : au contraire, elle la rassura. "Ce n'est plus un enfant, se dit-elle, c'est un homme. Et quel homme !"

Le soir tombait sur la forêt. Tout était recouvert d'une fine brume bleue, et le feuillage semblait se rapprocher d'eux. Comme ils ne parlaient pas, les deux explorateurs pouvaient entendre les oiseaux. Il devait y avoir de l'eau tout près, car ils voyaient des libellules, grandes et transparentes, qui se cognaient furieusement aux arbres, reculaient et se cognaient encore, comme si elles voulaient fuir... Mais fuir quoi ? Et vers où ? Picnic marchait en tête. Parfois il s'arrêtait et levait une main ; ils s'immobilisaient, aux aguets. Un frôlement, une branche cassée, une respiration... Tout se réduisait à rien, à un écho, une fausse alarme. Un trille les ramenait à la normalité ; ils sursautaient et regardaient entre les branches d'un arbre, traversées par un battement d'ailes frénétique. Ils poursuivaient leur chemin.

À leur insu, ils étaient en train de gravir le flanc de la montagne centrale, qui était en fait une succession de monticules sans début ni fin. Ils s'en rendirent compte lorsque, dans un rayon de soleil, ils aperçurent à leurs pieds des profondeurs vertes, obscures et humides, où ils auraient pu tomber. C'était un lieu magnifique, chargé de mystère. On ne savait ni où il débouchait, ni où il avait commencé, ni où il pouvait finir. Et il suffisait de faire le tour d'un arbre pour découvrir un autre de ces recoins infinis, produits avec humour par les accidents du terrain et de la végétation. Tout cela semblait grand mais était petit en réalité, puisque l'île était petite, et que tout y était contenu. Les aspérités (les "montagnes") ressemblaient à celles d'un cerveau, les plantes équivalant aux "petites cellules grises". Une carte de l'île aurait été bien trompeuse !

Quand ils les rencontrèrent, ce fut un anticlimax, du moins pour Picnic et pour la Princesse. Les exilés formaient un groupe pathétique, de vingt à trente hommes et femmes, mal installés dans des cabanes improvisées, sans occupation visible, à attendre la nuit comme on attend la mort ou une

résurrection inopportune, une résurrection en pleine vie. Mais l'arrivée du couple fit briller dans leurs yeux une lueur d'intérêt – au milieu de l'apathie angoissée qui constituait leur attitude habituelle face aux événements.

Ce minuscule peuple errant se jugeait exclu des bénéfices de la loi des rendements décroissants, dans la mesure où cette loi funeste pouvait offrir quelque bénéfice ; d'où leur état d'âme. Ils étaient nés et avaient grandi au Commencement, mais quelque chose, une instance supérieure, les avait expulsés du Commencement pour les jeter dans le flux du temps, et ils n'avaient pu revenir en arrière. À partir de là, ça avait été irréversible. Chaque jour les éloignait un peu plus de ce Commencement dont ils ne voulaient pas sortir. Pourquoi étaient-ils donc partis ? Ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur ce point : peut-être par obligation, peut-être par imprudence... Peut-être auraient-ils pu résister victorieusement. Quoi qu'il en soit, ils avaient cédé à la minute fatale (qui jamais ne porta mieux son nom) et ils allaient en subir les funestes conséquences toute leur vie, et même plus, puisqu'elles étaient éternelles, littéralement.

Pendant un certain temps (un "certain temps" !), ils s'étaient jetés dans une fuite éperdue, diffusant ainsi dans le monde entier leur légende douloureuse. À la fin (mais il n'y avait pas de fin !), ils avaient compris que c'était inutile et ils étaient demeurés sur cet îlot perdu, sans autre critère que celui, frivole et superficiel, du climat, qui était chaud et constant, somme toute agréable. C'est qu'il ne leur restait rien d'autre. Puisqu'ils ne pouvaient plus combattre le "temps qui passe", au moins, se disaient-ils, ils pourraient jouir du "temps qu'il fait". Eh oui, en effet, il n'y avait pas de fin. Rien ne pouvait se terminer, sauf par la mort, et encore pour une seule personne à la fois. Le temps courait inexorablement. La dissolution du Commencement était comme un cauchemar, pour eux. Chaque fois qu'ils s'en souvenaient, qu'ils se lamentaient, qu'ils imaginaient une manière d'y retourner, ils contribuaient à augmenter la distance qui les en séparait. Du coup, ils essayaient de ne pas penser, de ne rien faire, comme une tribu d'ascètes quiétistes. Ils essayaient, mais en vain : dans ce domaine aussi, ils étaient inefficaces. Une sourde inquiétude les rongait, "la honte d'avoir été, la douleur de n'être plus¹". Les peuples primitifs avaient dépassé cette crise en se livrant aux cycles de la Nature, au chant d'un oiseau ou à la fraîcheur d'une averse, dans lesquels ils trouvaient une perpétuelle illusion

de commencement. Mais ils n'étaient pas une tribu de sauvages ; la mascarade qu'ils offraient, dans leurs cabanes en mousse, était insuffisante, elle ne faisait, au fond, qu'aggraver leur amertume.

Mais l'arrivée de Picnic et de la Princesse Printemps marqua leur histoire, dès le premier instant, dès qu'ils apparurent. Ce fut la condition plutôt ambiguë de leurs visiteurs, mi-symbolique, mi-réelle, qui les éveilla à une autre façon de voir leur propre condition. C'était comme si commençait à s'ébaucher la possibilité que le monde fût peuplé de figures représentatives et, un monde second se glissant juste en dessous du premier, qu'il y eût, dans la mince distance de l'un à l'autre, du temps disponible pour créer d'autres vies. On dit bien que tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, et même que l'espérance survit à la mort. L'événement pouvait être un nouveau commencement (ou un commencement tout court, ou le nouveau tout court), à condition de revêtir la forme d'un mythe ; tout événement était bon, mais pour eux, qui n'étaient ni des artistes ni des philosophes, mais de pauvres gens punis par le destin, cet événement-ci, dont les acteurs étaient des figures allégoriques, prenait une utilité particulière, parce que son sens y était incorporé, et servi sur un plateau d'argent.

Les talents oratoires de Picnic firent le reste. Il monta sur un petit banc et commença à pérorer, au début en hésitant, ensuite avec plus de fermeté, à mesure qu'il prenait de l'assurance et qu'il se persuadait lui-même, pour en arriver à l'éloquence fulminante et définitive d'un tribun romain. Debout à ses côtés, la Princesse le regardait tout ébahie, elle qui était à la fois objet et auditrice d'un discours qui exhortait à combattre pour elle, et qui la convainquait simultanément du bien-fondé d'un tel combat. Elle se rendait compte que, sans le savoir ni le vouloir, elle avait fait partie elle aussi du peuple des expulsés du Commencement, quand elle avait trahi, par ses frayeurs d'aristocrate gâtée, la fonction sacrée des temps primordiaux. Et en même temps, sa beauté, sa robe, sa couronne de fleurs garantissaient la vraisemblance de ce discours. Elle restait impassible, comme un top model sur un podium. Tous la regardaient et écoutaient son ami, qui s'égosillait ; il était de ces orateurs ardents dont le message peut se résumer par la formule : "Pas un mot de plus !" Car c'était de cela qu'il s'agissait, de l'inutilité de continuer à parler ; et rien ne semblait pouvoir l'interrompre. Il

se sentait de plus en plus à l'aise, maintenant que les mots se pressaient sur ses lèvres, pour prêcher une politique de l'action. Après tout, la prise de décision avait toujours été sa grande spécialité. C'est ce qu'il était en train de leur dire, avec tout l'enthousiasme adolescent qu'il semblait avoir gardé pour l'occasion, et ils le crurent. Il leur suffisait de croire aux faits : puisque des forces de destruction organisées étaient à l'œuvre, ces forces créaient déjà leur propre résistance, et la résistance triompherait ! Ou plutôt, elle triomphait déjà, parce que cette histoire n'était que commencement.

Quand le public, médusé, détourna enfin son regard de la Princesse vers Picnic (comme s'ils voulaient éprouver la qualité du ventriloque en fixant son pantin), ils découvrirent qu'il était complètement transformé, aussi fluide et mouvant qu'une goutte d'eau minérale traversée par les éclairs de la passion. C'était un homme, un enfant, hâbleur et prétentieux, mais il était beaucoup d'autres choses encore, un roi, un lapin, un cabinet bleu dans un pré, un camion de pompiers, la semelle d'un soulier, un parapluie, une tubéreuse, une vache, un tuyau, un poème. Qui appelle à l'action prend l'aspect de toute chose, car l'action est tout. La Princesse, comme une ancre dans la réalité, restait identique à elle-même et exhibait cette identité comme un trophée, ou une promesse. Cependant, la nuit était venue et les étoiles brillaient dans un ciel encore bleu. Picnic était aussi le firmament. Les astres parlaient. Pour une fois, le poids de l'univers devint un moteur, qui rugit comme une aurore.

Ainsi commença la campagne pour la reconquête de l'île. Les volontaires s'élancèrent, prêts "à se battre jusqu'à la mort". Dans une certaine mesure, ils n'avaient rien à perdre, et tout à gagner. Au Commencement, ils pouvaient tout (non qu'ils se souviennent de cette époque, mais ils le déduisaient, en bonne logique) ; dans le temps, ils ne pouvaient presque rien, ou carrément rien, puisque le maudit "sens unique" du temps absorbait toute leur énergie et élaguait leurs idées, en n'en laissant que l'abstraction d'une ligne ou d'une flèche. Avec cet appel inespéré à l'action s'ouvrait un présent dans lequel on pouvait de nouveau rêver et inventer. Certes, c'était un présent nu, sans passé ni futur ; et, dans ce pur présent, la seule action possible était la plus folle, la plus surréaliste. Une voix s'éleva du groupe, déjà presque indiscernable dans l'obscurité :

— Alors, nous devons partir à l’assaut d’un Arbre de Noël, et du Général Hiver, et des Moules Mutantes ? Et qu’est-ce que nous allons leur jeter dessus : des confettis ?

La réponse était : oui, exactement. La Princesse Printemps était en partie responsable, par son labeur de traductrice, de la propagation à travers le monde entier de fictions vraisemblables et conventionnelles, de “divertissements” abrutissants. Et voilà qu’elle devait être l’âme et l’inspiratrice d’une résistance contre ces valeurs, qui se retournaient contre elle. Et tout cela se passait dans le réel. Le problème des expulsés du Commencement était réel, sinon ce n’aurait pas été un problème. Ils étaient bien réels, même si leur problème prenait la forme irréelle d’une fable.

Ce fut une campagne éclair, dans la nuit étoilée. La guerre est ainsi, instantanée. Ses causes s’étendent interminablement, ses effets aussi : mais la guerre en soi est une décision, un clignement d’œil. La troupe improvisée, sous l’invocation de la devise “Picnic et Printemps, ensemble, vaincront !”, se lança, sans hésiter davantage, à l’assaut du camp des envahisseurs, qui, le hasard faisant bien les choses, se trouvait tout près, par un sentier entre les buissons. Ils n’avaient que des pieux et des pierres, mais ils pouvaient compter sur une arme qui valait toutes les autres : la surprise. Ils étaient si impatients de l’utiliser, qu’ils ne planifièrent rien. C’était mieux ainsi : dans le désordre, ils se multipliaient, faisaient toute sorte de manœuvres irrationnelles, qui déconcertaient encore plus l’ennemi. De l’extérieur, l’instant (puisque tout le monde le vit simultanément), est partagé par tous ; mais pas de l’intérieur, car il n’y entre qu’une seule personne à la fois (son exigüité fait partie de sa définition) ; lorsqu’on pénètre par la force dans l’instant d’un autre, cet autre en est nécessairement expulsé. L’obscurité était leur meilleure alliée. La Lune tarderait un bon moment à sortir et, en attendant, on ne voyait pas à cinquante centimètres. Les tentes furent renversées et piétinées. Les Marines s’extirpaient de leurs sacs de couchage, en pyjama, ils chancelaient de tout leur sommeil en retard et, avant de savoir ce qui leur arrivait, étaient mis hors de combat. Les assaillants revêtirent les uniformes gonflables abandonnés et, quand ils commencèrent à utiliser les armes qu’ils venaient de confisquer, le sort en fut jeté. Picnic, suivi de trois femmes décidées, se précipita vers la tente d’Arbre de Noël, mais son occupant n’y était pas. Quand la Princesse arriva, avec ses talons hauts et sa crinoline qui ralentissaient sa marche,

Picnic lui dit que l'oiseau s'était envolé. Mais il ne pouvait pas être bien loin, avec ses petits pas de bois.

En effet, Arbre de Noël se trouvait à une faible distance ; il était sorti pour aérer son insomnie et, quand il entendit le fracas, il se mimétisa dans le sous-bois. Par chance pour lui, il portait son transmetteur au bout d'une branche ; dès que sa paralysie initiale se dissipa, il se mit à appeler les autres postes. Comme il ignorait l'importance des forces qui les attaquaient, il opta pour une tactique audacieuse : prendre le Palais, s'y retrancher et appeler le navire du Général Hiver à son secours. Il convoqua donc sur-le-champ les Marines des postes avancés, qui se rassemblèrent à la croisée des chemins et accoururent à sa rencontre. Pour gagner du temps, puisqu'il était si lent, ils le replièrent (ses petites branches en plastique disposaient de charnières au niveau du tronc) et le mirent dans une malle. Tout en brinquebalant à l'intérieur, Arbre de Noël réfléchissait. Soudain, une explosion épouvantable l'envoya dans les airs, où il fit bien cinquante cabrioles, avant de retomber sur une bougainvillée. Pendant l'ascension, une pirouette provoqua l'ouverture de la malle, et Arbre de Noël put voir d'en haut le désastre qu'un missile nocturne avait provoqué sur sa troupe : tous ses hommes gisaient, horriblement déchiquetés, à la lueur de leurs uniformes incendiés. La malle le protégea au moment de l'impact et sa chute fut donc amortie : il était intact, à part quelques boules cassées, qui ne seraient pas difficiles à remplacer. Il étira ses branches et regarda autour de lui. Il était dans le parc et, juste en face, à l'autre bout d'une majestueuse allée de statues, se dressait le Palais.

En dépit de ce que put penser sur l'instant le nain célébrissime, le missile n'avait pas été lancé par les soldats de la reconquête, il provenait du navire. Voici ce qui s'était passé : lorsqu'il l'avait envoyé à terre, Hiver, tout à ses soupçons, avait discrètement placé sur Arbre de Noël un transmetteur satellitaire, qui lui indiquait en permanence sa position. La méfiance de son lieutenant n'étant pas moindre, Hiver avait dû user d'un subterfuge. Lors de la cérémonie d'adieu, sur le pont du cuirassé, après lui avoir donné les instructions pertinentes, il avait exprimé son désir de lui accorder une promotion. Aussitôt dit, aussitôt fait : il avait tiré de sa poche un étui, afin de remplacer l'Étoile de Bethléem de troisième catégorie qui ornait la cime du toupet végétal d'Arbre de Noël par une Étoile de Bethléem de deuxième

catégorie. Le transmetteur se trouvait à l'intérieur de cette étoile, et le récipiendaire l'avait porté tout le temps sur lui, sans rien soupçonner. Quelques minutes auparavant, quand Arbre de Noël et ses Marines avaient commencé à marcher sur le Palais, un signal d'alarme s'était allumé sur les écrans renifleurs du navire, et un autre, encore plus puissant, dans le cerveau d'Hiver. La trahison qu'il avait attendue si longtemps semblait sur le point de se produire : en effet, si l'assaut du Palais avait été programmé, il aurait dû en être informé. Il décida de débarquer immédiatement et commanda un bombardement d'appui, dès que son canot aurait touché terre. C'est ce qui fut fait, avec une telle efficacité que le premier missile tomba juste sur l'escadron qui transportait Arbre de Noël dans une malle. Il survécut donc, mais l'explosion dérégla complètement les puces du transmetteur, qui, dès lors, envoya des ordres délirants aux missiles, si bien que tout le reste du bombardement fut dévié en hauteur. Une Étoile de Bethléem folle attirait les explosions au plus haut des cieux. Le firmament s'emplit de bombes de lumière.

Ces feux d'artifice surprirent Picnic et la Princesse tandis qu'ils délibéraient sur la meilleure façon de retrouver le fugitif. Ils levèrent les yeux au ciel et les contemplèrent avec ravissement. Ils les trouvèrent beaux, presque émouvants, authentiquement historiques, mais il ne leur échappa pas qu'il pouvait s'agir de manœuvres de diversion, si bien qu'ils revinrent à leur problème. Picnic était partisan d'organiser des battues aux alentours, mais la Princesse insista pour essayer d'abord un de ses talents, qui pouvait se révéler plus efficace : l'odorat. Elle se jugeait de taille à retrouver les traces d'Arbre de Noël sur le sol. Quelque chose échappait à Picnic : elle s'était donc trouvée tout près de lui, au point de pouvoir sentir son odeur ? Non, répliqua-t-elle, mais il ne fallait pas oublier que les initiales du quidam étaient ADN et qu'elle était parfaitement capable, pour le coup, de reconnaître l'arôme de cette substance, qui était un super-arôme. Sans plus attendre, elle se mit à quatre pattes et inclina son nez vers le sol. À la lueur des bombes qui éclataient au milieu des constellations, Picnic la vit ramper avec agilité dans toutes les directions, en respirant doucement. Pour sa sensibilité, le spectacle de la divine représentante des fleurs et des oiseaux se déplaçant comme un chien fut un coup difficile à encaisser. N'était la robe, qui avait pris une phosphorescence rose, il se serait presque attendu à la voir lever la patte contre un arbre... Son snobisme lui permit de ne pas

s'y arrêter. Il vit tout cela comme un luxe supplémentaire, comme si devenir animal était une autre manière d'exercer l'aristocratie.

Ils avancèrent ainsi un certain temps. Picnic essayait d'éviter à tout prix l'association que suggérait la scène : un monsieur qui sort promener son chien avant de se coucher. À cet effet, il se concentra sur la brebis, à laquelle il n'avait guère prêté d'attention, depuis qu'il l'avait aperçue et que la Princesse lui avait donné une explication sur sa présence. Il s'agissait d'un animal qui était né, au sein du troupeau décoratif du Palais, avec un handicap : elle était aveugle. La Princesse l'avait prise sous sa protection personnelle, elle l'avait nourrie au biberon et, depuis lors, la petite brebis la suivait partout. Les turbulences de cette nuit de guerre ne l'avaient pas perturbée : elle se contentait de suivre "aveuglément" sa maîtresse. Picnic leva soudain les yeux et découvrit, tout au bout d'une longue trouée entre les arbres, une large perspective sur le jardin à la française et la façade du Palais, très lointains, tout petits, mais parfaitement visibles. Cela attira l'attention de la Princesse, qui finit par se redresser, regarda à son tour et lui dit qu'ils devaient se trouver, par le plus grand des hasards, à une extrémité de la clairière perdue, ce viseur végétal qui existe au sein de toutes les forêts. Ça ne pouvait mieux tomber, car ils purent apercevoir Arbre de Noël cheminant vers le Palais, seul, laissant derrière lui les corps mutilés de ses Marines. Leur première impulsion fut de se lancer à sa poursuite, mais, à ce moment précis, les portes du Palais s'ouvrirent et un groupe surprenant fit son apparition. C'étaient Wanda Toscanini et Henri Lissaurrie, celui-ci dans son rôle de "Princesse Printemps", poussant une table de dissection à roulettes, où était assis le cadavre d'Horowitz. Derrière eux, toutes les lumières du Palais étaient allumées. Ils poussèrent la table jusqu'au perron, puis la laissèrent dévaler les marches. Wanda resta là à regarder, tandis que "la Princesse" descendit et se remit à pousser la table, le long de l'allée centrale, droit sur Arbre de Noël, qui s'était immobilisé sous l'effet de la surprise, dans le clignotement de ses guirlandes électriques. La table de dissection prenait de plus en plus de vitesse (l'allée était légèrement en pente) et, juste avant la collision, le Français bondit et se retrouva sur la table, où il se mit debout, comme sur une planche de surf. Il aurait pu la laisser courir seule mais, de toute évidence, il voulait se sacrifier, dans un geste romantique et héroïque. Cela se confirma lorsque, à l'instant suprême, il tourna la tête vers Wanda et lui envoya un baiser. Il se sacrifiait pour celle

qu'il croyait être la Princesse Printemps, entité assez illustre pour que l'on meure pour elle, mais trop laide pour qu'on puisse la supporter de son vivant. (Picnic comprit parfaitement tout cela : c'est ce qui lui serait arrivé s'il avait continué à croire que le naturaliste travesti était la Princesse.)

Le choc fut horrible. Horowitz tomba en avant et ses mains, en position pour un accord de dix notes, s'incrustèrent comme des griffes au milieu des guirlandes et des boules de Noël du petit Arbre. Le générateur électrique placé dans son dos provoqua un court-circuit, parce que son voltage était exactement à l'opposé de celui du monstre miniature, et il se produisit une explosion d'électrons qui fit trembler toute l'île. Henri Lissaurrie fut projeté dans le ciel, sa robe gonflée comme une tente de cirque, et, dans les hauteurs ténébreuses, il commença à rebondir de missile en missile, en d'acrobatiques carambolages ; il absorba toutes les explosions et remonta la parabole des projectiles, pour s'écraser, en fin de course, contre le navire qui les lançait. Cette explosion fut plus forte que la première : le cuirassé se désintégra dans une boule de protons, un cratère colossal s'ouvrit dans la mer, et tout disparut. Le Général Hiver, qui avait assisté impuissant au dénouement, courut vers le milieu de l'allée, écarta d'un coup de pied les restes tordus de la table de dissection et souleva Arbre de Noël, tout cassé et brûlé. Il parut d'abord vouloir le jeter, puis il réfléchit, le plaça sous son bras et partit en courant en direction de la mer. "Nous pouvons le rattraper !" cria Picnic, mais la Princesse l'arrêta d'un geste : "Laissez-le s'échapper. Cela lui servira de leçon, il n'y reviendra pas de sitôt. Et puis, il faut de tout pour faire un monde." Ils le virent monter dans une barque de pêcheur et partir en ramant sur l'océan sombre.

En même temps que le Général Hiver, Wanda était accourue sur les lieux de la tragédie. Mais elle n'eut pas à glisser sous son bras une poignée de branches en plastique carbonisé, bien au contraire. L'explosion électrique avait rendu la vie à Vladimir Horowitz, qui était debout, en train d'arranger son nœud papillon. Pour qui l'avait entendu jouer Chopin, le proverbe "Aux grands maux, les grands remèdes" se justifiait pleinement. Sa femme le serra dans ses bras, en pleurant d'émotion. Quand elle fut remise, elle se tourna vers les Expulsés du Commencement, qui avaient formé un cercle et

applaudissaient, et les invita à entrer pour prendre une coupe de champagne et fêter l'événement.

— Tout est bien qui finit bien, fit la Princesse : il va reprendre les tournées, les enregistrements, et moi, je me débarrasse de Wanda.

— Il va vous falloir trouver une nouvelle gouvernante.

— Ce n'est pas un problème. Avec le chômage, on peut choisir. C'est plutôt le revers de la médaille qui me préoccupe : comment la payer. Tout cela m'a mise en retard dans mon travail, je vais devoir m'activer pour convaincre mes employeurs que je suis toujours en activité et que je n'ai pas oublié les délais...

Son esprit clair et méticuleux, avide de sécurité, calculait déjà le nombre de mots, de pages, d'heures et de jours. Elle revenait en pensée au stupide roman sentimental qu'elle traduisait au début de l'invasion, et qu'elle avait abandonné pendant tout ce temps. Par chance, les premiers chapitres avaient été vite traduits (c'était un de ces romans dont les dialogues stéréotypés se traduisent tout seuls) ; dès le lendemain, elle travaillerait double, pour se mettre à jour. Tout lui revenait d'un coup, les personnages, la trame, elle se souvenait même, dans les moindres détails, de la scène qu'elle était en train de traduire au moment de l'interruption. Elle soupira :

— Revoilà la routine, la vie de tous les jours... Je ne sais pas s'il faut en rire ou en pleurer. Je me sens partagée. Évidemment, il vaut mieux que les choses reviennent à la normale. On ne peut pas vivre dans un bouleversement permanent.

— Si vous me permettez, Votre Majesté, fit Picnic, je dirai que l'on pourrait considérer tout cela comme une expérimentation. Exactement comme quand on dilue une pincée d'alcali rose dans un acide blanc, dans un laboratoire, pour voir ce qui se passe. Que peut-il se passer ? Par nature, une expérience scientifique est un événement très bref, un instant ; elle peut sembler très compliquée, mais en fait elle est très simple, car elle s'achève dans le mouvement même qui l'a produite. Et ça ne coûte rien à personne : quelques minutes de son temps, un peu d'attention. Quoi de plus élémentaire ? Quand on veut se rappeler l'expérience, elle est déjà passée, il en reste à peine le souvenir, ou la leçon, qui suivent le chemin de tout souvenir et de toute leçon, n'est-ce pas ?

La seule réponse de la Princesse fut son merveilleux sourire sérieux, le plus beau diamant de sa couronne, dans la lumière provenant du Palais. On apercevait par les fenêtres l'assistance en joie, ils marchèrent dans sa direction. Mais à mi-chemin, ils entendirent les premières notes de la sonate en *si* mineur de Liszt. Manifestement, le ressuscité ne se faisait pas prier pour exhiber ses talents, qui étaient toujours les mêmes. Il leur suffit de deux ou trois mesures pour reconnaître cette volonté narcissique de séduire au détriment de la musique, cet abus de la dynamique, de la pédale, ces emportements de star de pacotille.

— Quelle horreur ! murmura la Princesse, qui s'était arrêtée.

— Quelle torture, approuva Picnic. Et il faut que ce soit la sonate en *si* mineur, qui est si longue. Non seulement c'est un escroc, mais un malappris.

— Je ne le supporte pas. Faisons un tour, pendant qu'il se pavane. De toute façon, je n'avais pas envie de rentrer tout de suite. La nuit est si belle... La Lune va apparaître d'une minute à l'autre.

Ils s'éloignèrent. Leur seul objectif, pour l'instant, était de sortir du rayon d'audition de cette musique aux effets appuyés, qui injuriait l'art. La musique ne devrait s'accompagner d'aucun effet ; les effets sont bons pour les enfants, et il n'existe pas de musique enfantine. Et pourtant, se disaient-ils, il y avait des gens, beaucoup trop de gens, qui aimaient ça. Ils s'éloignaient à la fois du phénomène auditif et de l'unanimité de ce triomphe. Ils retourneraient au Palais quand les festivités seraient terminées. Le succès de la musique à effets signifiait l'échec de toute expérimentation possible, et eux, par une intuition propre à leurs vies, souhaitaient préserver l'essence de l'expérience. Le déshonneur de la musique correspondait, en quelque sorte, à la perte d'efficacité des aventures. Ils s'enfonçaient dans les frondaisons ténébreuses, en bavardant, l'air distrait. Ils parlaient toujours du cas Horowitz, mais en réalité ils parlaient déjà d'autre chose. L'obscurité était devenue totale. La volumineuse robe claire de la Princesse, avec ses gazes et ses petits boutons en diamant, conservait à peine une vague phosphorescence, qui pouvait se confondre avec une forme supplémentaire de l'obscurité. C'était sans doute pour cette raison qu'ils continuaient à parler : pour maintenir le contact entre eux, ne pas se séparer. La seule qui n'était pas affectée par cette circonstance, c'était la brebis, qui était aveugle. De toute façon, ils ne pouvaient pas se perdre, tout était île.

Le pauvre Picnic ne disait mot. Il n'avait jamais su quoi dire, dans ce genre de situation : il ne savait pas parler aux filles, entretenir une conversation. Même s'il était conscient qu'il faisait bonne impression, que tout le monde l'aimait, tout cela ne lui servait à rien quand il s'agissait de tirer un bénéfice plus concret de la conversation, il ne savait jamais comment s'y prendre. Ils continuèrent leur chemin en silence, lui avec amertume, se disant qu'il était un idiot et se maudissant : "Je ne suis pas à la hauteur de ma réputation." Pour conclure sur un cri intérieur fataliste, et peut-être un peu hâtif : "Je ne suis bon à rien !" Mais, à cet instant précis, un autre cri, qui sortait de la réalité et non des profondeurs torturées d'une conscience encore adolescente, apporta un démenti formel à cet épuisement supposé des sujets. Il provenait du sol et son contenu était menaçant, voire pire :

— Halte-là, petits merdeux ! Plus un pas ! Vous êtes morts !

Et, après une courte pause, comme une dernière inspiration :

— Cette fois, vous n'allez pas vous en sortir !

L'esprit de Picnic analysait encore ces mots, quand un deuxième cri retentit. Il était inarticulé et sortait de la bouche de la Princesse. Un hurlement de pure hystérie, qui en disait long sur sa fragilité émotionnelle. Pour son compagnon, ce fut une surprise. Elle paraissait si sûre d'elle, si rationnelle : c'était bien la preuve que les premières impressions sont parfois trompeuses. Dans la nuit noire, il ne réussit qu'à avancer à tâtons en direction du cri, comme pour prendre la Princesse dans ses bras. Heureusement pour sa timidité, il n'y arriva pas, mais enfin ils s'effleurèrent et il put s'orienter. Il essaya de cadrer la scène, ce qui n'était pas facile dans l'obscurité ; de plus, en s'approchant de la Princesse, il risquait de buter sur la brebis. De fait, il toucha la jeune fille ; un contact dans l'obscurité est toujours inquiétant, surtout en pleine hystérie. Mais la Princesse sembla se calmer, ce qui indiquait que le premier contact, qui l'avait terrorisée, n'avait rien à voir avec la brebis. Quand elle put enfin parler, dans un tremblement, elle dit qu'elle avait senti quelque chose "par terre... sous le pied..." Mais en réalité (elle n'arrivait pas à s'expliquer) ce n'était pas un contact, mais... "du froid"... Une attaque pré-contact, une baisse subite de la température, lancinante et malveillante. Picnic se dit : "Cette sottise a marché dans une flaque." La sensation de malveillance pouvait provenir des mots entendus. Certes, ces mots étaient réels, prononcés par quelqu'un de réel, et l'énigme restait entière. Tous deux la

résolurent en même temps, en un éclair ténébreux qui leur glaça les sangs à l'unisson. Était-ce possible ? Ne devenaient-ils pas fous ? Pouvait-il s'agir d'une de ces Glaces Parlantes, abandonnée là, comme une mine antipersonnel à la fin d'une guerre ? Après tout, c'était parfaitement possible. Mais ils n'eurent pas le temps d'approfondir, car Picnic sentit à son tour le froid qui courait le long de son pied droit ; il fit un saut qui le projeta contre un arbre ; il hurla, dans un mélange de fureur héroïque et de terreur abjecte : "*Fuck you*, bordel de merde !" Aussitôt, il se sentit tout honteux, bien qu'il n'y eût pas de quoi : après ces mots, ils se retrouvaient à égalité. Ils reculèrent en haletant, se cognant aux troncs, aux racines et aux buissons. La glace se retrouva à une certaine distance d'eux, à en juger par son sifflement froid. Le surhumain se manifeste mieux dans la représentation. On ne sut jamais comment la brebis se débrouilla dans cette retraite ; probablement mieux qu'eux.

Ils échangèrent leurs impressions dans un murmure. Ils devaient se rendre à l'évidence : c'était une Glace Parlante. Un petit morveux du village avait dû, dans un geste typique de mauvaise éducation, la jeter (à moins qu'elle ne soit tombée), repu et comptant sur l'occupant corrompue pour renouveler les stocks. L'incivilité tournait au désastre. On pouvait tout craindre de ces glaces ! Dans son désespoir de condamnée (ses heures étaient comptées : au lever du soleil, elle se désintégrerait irrémédiablement), elle était capable du pire. Imbue de la cruauté de son créateur (de son ADN, en d'autres termes), elle haïssait la Princesse et, les jeux étant faits, elle se battait jusqu'à la mort, elle n'avait plus rien à perdre, elle allait se faire Glace Kamikaze. C'était une malchance incroyable d'être tombé sur elle ; ils se sentirent découragés, d'autant plus qu'ils avaient cru au triomphe, qu'ils avaient commencé à le fêter, à penser à l'avenir... Et voilà que ce seau d'eau froide (d'eau glacée) les ramenait à la réalité. Mais il y avait autre chose à dire (ou à penser, car on manquait de temps pour le dire) à propos de l'épisode : à l'intérieur d'une expérience, il y en a toujours une autre, et ainsi de suite à l'infini. Quelle que soit la brièveté de l'expérience, il y en a au moins une autre à l'intérieur. La Glace le confirmait.

Ainsi avait commencé le combat, à la simple perception du danger, comme sur un écran miniature où l'on aurait pourtant réussi à tout représenter (mais ici, ce n'étaient pas les dimensions minuscules d'un écran qui étaient en cause, c'était l'obscurité de la scène). Le combat imprévu de deux jeunes gens désarmés contre une Glace Parlante, dans les ténèbres les plus complètes, ou pour ainsi dire : en plein néant. Le combat improvisé et invisible.

Contre une tempête de neige, on peut lutter raisonnablement, mais contre une Glace seule, dissimulée dans les replis obscurs d'une forêt à minuit, c'est beaucoup plus difficile, pour ne pas dire impossible. C'était un vrai cauchemar. Il s'agissait d'une glace au kumquat et au whisky, avec un nappage à la vanille et des vermicelles en chocolat ; le mélange lui conférait une ambiguïté de qualités qui échappait à la localisation et à l'évaluation immédiates. La combinaison des saveurs était un élément stratégique supplémentaire. Même s'il les connaissait, un adversaire ne pouvait savoir comment elles conjugueraient leurs forces ni de quoi la Glace était capable. Ses mouvements étaient très rapides ; c'était elle qui dictait le rythme de la confrontation. Picnic et la Princesse avaient bien du mal à esquiver ses griffures crémeuses et glacées, et la moindre éclaboussure ressemblait à un coup de poignard réfrigérant. De jour, ou avec une lanterne, cela aurait été une autre histoire ; mais dans ce noir d'encre, la Glace Parlante avait l'avantage. La seule chose qui trahissait son emplacement, c'était sa voix ; par chance pour les deux jeunes gens, elle ne pouvait s'arrêter de parler, les guidant ainsi avec une bonne précision. Ils sautaient d'un arbre à un autre, se mettaient à courir, s'immobilisaient dans le vain espoir de la semer, se séparaient pour la tromper : tout était inutile. La Glace se déplaçait sur des canaux latéraux hyperréels et faisait sentir son onde surgelante, qui ressemblait à de l'électricité. Ils couraient un danger extrême. Un seul contact pouvait être fatal. Elle semblait se dresser sur la pointe de son cornet et poussait des cocoricos mêlés de grossièretés. Le côté artificiel de cet hybride de luxe, son aversion pour la chaleur vitale, l'ubiquité de sa température, tout cela équivalait à une bombe atomique.

Jusqu'au moment où il arriva ce qui devait arriver : elle passa à la portée de la brebis, qui n'en fit qu'une bouchée. On ne peut pas dire que ce fut une fin annoncée. Mais cela arriva, en réalité ; il était logique que la Glace se

retrouve au beau milieu, puisque le trio des combattants changeait sans cesse de position et que la brebis, par atavisme, suivait la Princesse dans toutes ses allées et venues, avec l'automatisme infallible d'un non-voyant. L'inattendu, c'était la brebis en soi : la Glace Parlante n'y avait pas pensé. On pourrait dire qu'elle fut prise au dépourvu, et que la surprise causa sa perte. Dans un récit, la liste des personnages est plus ou moins close, on sait à quoi s'en tenir. Dans la réalité, en revanche, des personnages nouveaux peuvent apparaître à chaque instant, même au dénouement, ce qui, dans le domaine de l'art, serait une erreur. Dans sa modestie inconsciente d'invalides, la petite brebis aveugle, par fidélité à Printemps, avait suivi un circuit sinueux, qui traversait aussi les territoires du récit et de la réalité, de la représentation et du représenté, pour se matérialiser soudain, comme le Dragon des contes, devant la Glace. Et elle la mangea ainsi, comme elle venait, sans presque rien changer à son rythme. Ils entendirent les crissements du cornet quand elle le mastiqua, et les derniers cris de la Glace tout au fond de la gueule de la brebis, basculant dans sa gorge... Le silence se fit. Picnic ne put éviter un petit rire nerveux, mélange de moquerie et de soulagement, quand il comprit ce qui s'était passé. "Elle l'a mangée", dit-il. "Vraiment ?" murmura la Princesse, tout près. Ils écoutèrent un instant. Rien ne bougeait.

Juste à ce moment-là, quand on n'avait plus besoin d'elle, la Lune apparut. Elle se posa au-dessus d'une colline, comme une corne renversée, pour illuminer la scène. Ils purent voir la brebis, paralysée, qui n'arrivait pas à croire ce qu'elle avait fait, avec l'air absorbé de quelqu'un qui découvre une saveur nouvelle. Ces saveurs étaient vraiment nouvelles pour elle, sans parler du froid, qui devait se propager dans son corps comme une sensation définitivement inédite. En soi, il était nouveau qu'une brebis mange une glace. Elle était maintenant en pleine digestion. La chimie incandescente d'une Glace Parlante, la débâcle de sa dissolution dans l'œsophage agirent immédiatement sur la bête. Elle en trembla, comme électrocutée, et sa laine se hérissa. Ils la virent dresser la tête vers la Lune... La brebis voyait ! C'était comme un miracle, sauf qu'il devait y avoir une explication scientifique, par exemple une transvalorisation nerveuse. La brebis voyait par tout son corps, elle était devenue un immense œil de laine blanche, qui se fixait sur la Lune, sur la merveilleuse lumière obscure de la nuit, pour la contempler pour la première fois. Mais la première fois était la

dernière. Lorsque les fluides parlants arrivèrent au cœur, la brebis mourut, elle mourut en regardant la Lune. La mort était l'ultime expérience, la plus petite, au centre secret de toutes les autres expériences concentriques.

16 février 2000

OceanofPDF.com

¹ Deuxième et troisième vers d'un tango célèbre, *Cuesta abajo* (musique d'Alfredo Le Pera, paroles de Carlos Gardel). (N.d.T.)

OceanofPDF.com